

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres



L'AMÉRIQUE
LATINE ET LA
LITTÉRATURE.
UNE CULTURE
À DÉCOUVRIR



DU 27 MAI AU 27 JUIN

le Parchemin

STATION METRO
BERRI UQAM
H2L 2C9 845-5243
Librairie agréée

Montréal, samedi 6 mai 1989

Gil Courtemanche se paie de douces et lucides colères

FRANCE LAFUSTE

« À 45 ANS, j'ai fait tout ce qu'un journaliste rêve de faire. J'ai animé *Le Point*, je suis allé en Éthiopie, j'ai failli mourir à Beyrouth, je suis tombé en amour avec une Haïtienne, avec une Polonaise, j'ai parlé à Lech Walesa, j'ai mangé avec Michel Rocard, j'ai envoyé Trudeau sur les roses... » La liste est longue.

Gil Courtemanche, regard tourné vers la ligne bleue d'horizon, moue blasée, la donne en pâture, l'air de dire : « Faites-en ce que vous voudrez, moi, ça ne m'impressionne plus du tout. » Et il ajoute, au fond soulagé : « Je n'ai plus besoin de protéger le genre de structure dans laquelle je me mettais pour pouvoir faire ces choses-là. »

L'heure est au bilan pour ce baroudeur de l'information qui a vu tant de misères que nos petites gales lui semblent bien douces à gratter. Il tenait à le dire publiquement. Il a choisi de l'écrire dans son journal propre en prenant comme prétexte la campagne électorale d'octobre et de novembre dernier. Il l'a appelé

Douces Colères : « C'est une autre forme de journalisme, explique-t-il. Mon travail consiste à voir, organiser, rapporter les choses que j'ai vues et apprises. Et quand on n'a pas de medium pour les faire passer, on s'en crée un. Ce que j'ai fait. »

Mais avec un humour proche de la dérision il dit avoir un peu sacrifié à la mode, celle des gens de 40 ans qui s'arrêtent pour regarder leur vie. « À un certain moment, je me suis rendu compte qu'il y avait une constante dans mes peines, mes frustrations, mes idées, mon exil psychologique. »

Ce retour sur lui-même, sa vie, ses choix, pas forcément les bons avoués, ce regard extrêmement lucide et sans détour sur le journalisme, les médias, la société québécoise, cachent à peine une profonde déception, celle de n'avoir pu faire ce métier qu'à moitié : « Je ne leur ai pas menti, je ne leur ai rien dit. » Celle aussi de vivre dans une société qui ne ressemble pas du tout à celle que lui-même et les intellectuels de sa génération ont rêvée en faisant la Révolution tranquille.

« J'ai fait partie de cette génération naturellement portée vers ce double langage intellectuel québé-

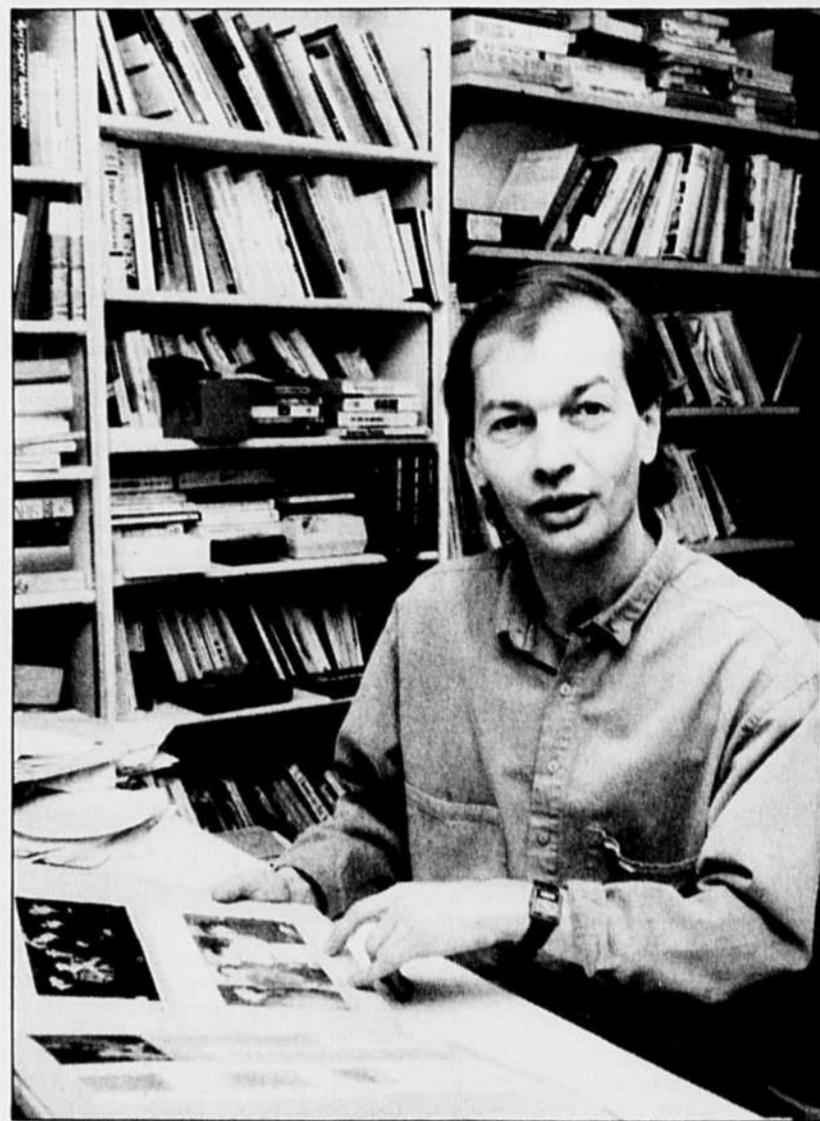
cois nationaliste et interventionniste d'État. Au Québec, on s'est donné pour des raisons nécessaires de protection et de développement accéléré dans les années 60 un État omniprésent, omni-normalisateur pour égaliser les chances de tous. Mais il aurait fallu par la suite ne pas oublier les différences. » Il poursuit : « Il est temps que le syndicalisme soit critiqué par ceux-là mêmes qui l'ont créé. Les conventions collectives sont responsables de la piètre qualité de l'information au Québec. Parce que les conventions c'est la permanence des chroniqueurs, l'auto-assignation, l'information complaisante et le discours partiel. » Gil Courtemanche ne compte plus les énergies gaspillées et les idéaux partis en fumée.

Les voyages, la confrontation avec les véritables grands maux de la planète l'ont amené à prendre la mesure des choses. Aussi, la bataille linguistique au Québec lui semble dérisoire. Un faux débat que « cette prétendue difficulté d'exister » qui renvoie à « notre nombrilisme national ». « Il y a au Québec un grand silence sur tout ce qui n'est pas langue. Les médias, issus le plus souvent du

même milieu nationalo-syndicalo-gauchisant confortable en sont complices. Quand j'écoute Michel Rivard, Pierre Flynn ou Daniel Lavoie, je n'ai pas l'impression que le Québec soit en train de disparaître. »

Le Québec souffre de sa petitesse et de son isolement certes, mais ajoute-t-il : « Le Québécois, même s'il a à prendre l'avion pour aller manger du fromage qui a du bon sens, est privilégié. » Sa télévision est un peu américaine, un peu française, un peu BBC, mais il n'y a personne pour dire que c'est une télé empruntée. Pour cet homme ouvert à toutes les influences, les émissions pour enfants sont un exemple de cet amalgame culturel souhaité. « On a pris des contes français, des personnages américains, de vieilles bébélles anglaises, on a mis notre langage, notre spontanéité, notre absence de culture, et ça donne un résultat magnifique. » Il ajoute : « Le Québécois a une très grande qualité : la tolérance. Je trouve qu'on a une chance merveilleuse de devenir les frères et les sœurs de ben du monde. Je rêve du jour où le Québec sera 50 % nous autres, 50 % les autres. »

Voir page D - 7 : Courtemanche



Gil Courtemanche à sa table de travail.

PHOTO JACQUES GRENIER

ENTREVUE AVEC ALAIN REY

Le dictionnaire est là pour soigner une langue

MARIE LAURIER

« J'EN M'INQUIÈTE pas plus qu'il ne faut des maladies sporadiques de la langue française. Quand une langue est mal en point, c'est signe qu'elle est bien vivante et un dictionnaire est là pour la soigner. Autrement elle serait morte comme le grec ancien ou le latin que l'on ne peut plus réanimer. »

Alain Rey, directeur littéraire des dictionnaires Robert, pose ce diagnostic en toute lucidité. Il croit tout à fait naturel que des néologismes ou des mots empruntés à un pays étranger s'insèrent dans un vocabulaire donné. Ainsi, on trouvera dans le dernier Petit Robert ces mots que l'on emploie maintenant sur toutes les tribunes : *perestroïka* et *glasnost*, pour ne nommer que ceux-là. « Ces expressions font désormais partie de

notre langage familier et on lui donne même un sens élargi au point que j'ai lu l'autre jour un titre parlant de la « perestroïka des évènements » dans un périodique français. On voulait sans doute signifier une certaine forme de restructuration de l'épiscopat ?... »

« Cependant il ne faut pas se contenter d'adopter de nouveaux mots mais il est impérieux d'en expliquer leur étymologie et de bien préciser leur origine. Car décrire la langue ne suffit pas, il faut souligner qu'elle est un moyen d'expression de la pensée. » Cette remarque vaut également pour le mot *sida*, « cette réalité bien malheureuse que l'on ne peut ignorer. »

Un mot nouveau entre dans un dictionnaire après une longue analyse linguistique, en se fondant sur une documentation variée : celle de son utilisation régulière et répétée dans la presse, la littérature, la radio, et

avec plus de prudence à la télévision, ce médium étant un peu plus fugace et spontané que les autres. L'équipe de spécialistes en fera une étude approfondie pour en déterminer la description exacte. Dans le cas du français, cela repose également sur l'enseignement de cette langue maternelle ou parlée ailleurs, sans oublier son aspect culturel et littéraire.

De passage à Montréal qu'il connaît bien pour y venir régulièrement depuis trente ans, Alain Rey ne se surprend pas qu'on lui rappelle la récente décision de l'Institut Pasteur voulant que ses annales scientifiques ne soient désormais publiées qu'en anglais. « Il s'agit d'une erreur de jugement, convient-il, mais il ne faut pas attacher plus d'importance qu'elle n'en a eu en France. Car c'est une décision de facilité des administrateurs qui n'ont pensé qu'à l'aspect mercantile, et les chercheurs n'ont pas été consultés. Le président Fran-

çois Mitterrand et d'autres dont je suis ont réagi immédiatement (dans le journal *Le Monde*) en disant que cette décision était inadmissible. »

Mais cela pose un intéressant problème de la langue des communications. « Il est bon de diffuser la pensée française en anglais mais à la condition que ce soit dans un contexte bilingue, commente notre interlocuteur. Car il ne faut pas faire l'autruche et nier que l'anglais est abondamment utilisé, parfois en exclusivité dans les colloques et les congrès scientifiques. Encore une fois c'est aller au plus facile, puisque les anglo-saxons cultivés parlent et comprennent très bien le français. Je favorise donc une politique plurilinguistique dans les échanges internationaux. »

M. Rey ne croit pas non plus que l'anglais sera la langue officielle du Marché commun, comme le suggère

Voir page D - 7 : Alain Rey

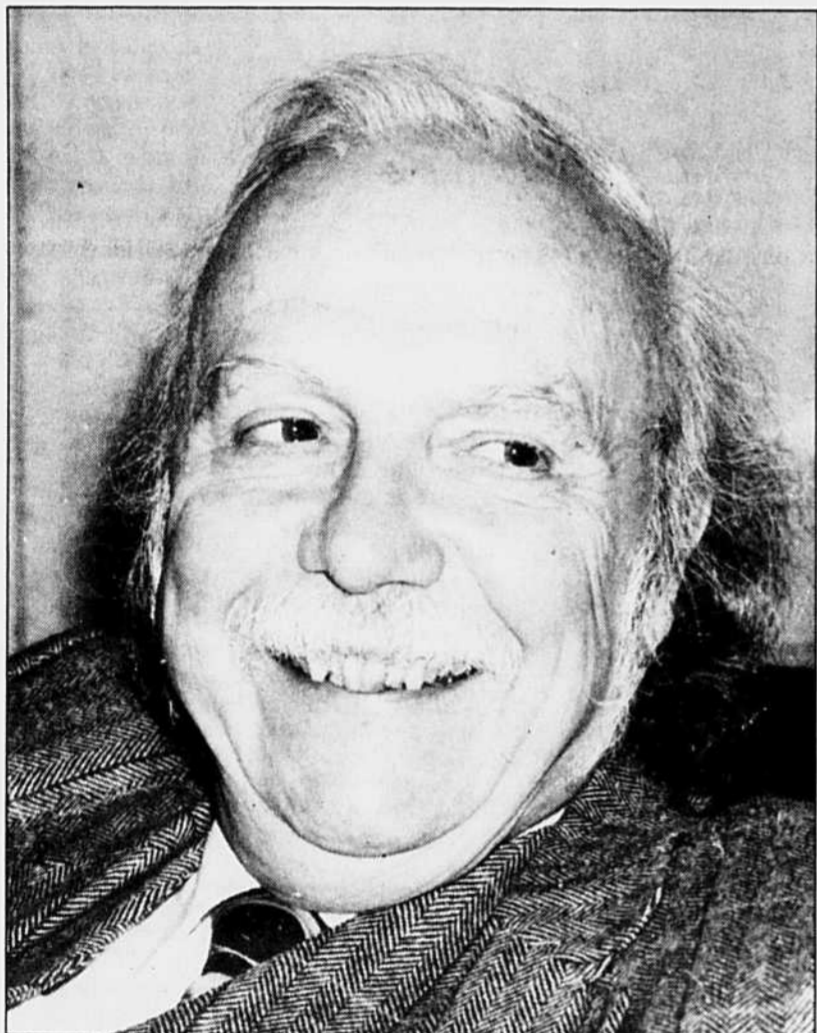


PHOTO JACQUES GRENIER

Quand une langue est mal en point, c'est signe qu'elle est bien vivante, dit Alain Rey.

Une nouvelle chronique LE PLAISIR DES MOTS

Chaque semaine, Marie-Éva de Villers racontera les mots ses amis, leur saveur et leurs origines, leurs difficultés. Les lecteurs sont invités à apporter des suggestions, à commenter, à critiquer même. Page D - 7

La Révolution française

Les ouvrages sur la Révolution française s'accroissent à un rythme effarant. Notre collaborateur Yoland Senecal en a lu toute une série. Page D - 6

Lettres québécoises

La nouvelle est une genre difficile, qui semble réussir à quelques écrivains québécois. Jean-Roch Boivin a lu *Ce que disait Alice*, de Normand de Bellefeuille, couronné du Prix Adrienne-Choquette. Page D - 3

Papier mâché

Après Vamp, Christian Mistral revient avec *Papier Mâché* chez PAJE Éditeur. Fragments indépendants de prose, de poésie, de nouvelles.



CHRISTIAN MISTRAL

Ils avaient décidé de se marier en parachute. En fait, c'était plutôt elle qui avait décidé; lui n'y tenait pas mordicus. Ils ont trouvé un jeune prêtre à la mode qui acceptait de sauter avec eux. Les témoins, ils les ont trouvés au club aéronautique. Son nom à elle, c'était Nicole, mais tout le monde l'appelait Nick depuis la petite école, parce qu'elle était plutôt garçon manqué. Raymond, son fiancé, était comme on s'en doute un grand timide, effacé et doux, un bon gars comme on n'en voit plus, amoureux de Nicole depuis l'enfance et encore tout surpris de ce qui lui arrivait. Au village, on ne s'attendait pas à voir ces deux-là convoler en justes noces et l'annonce avait causé une petite commotion, mais Nicole avait habitude les gens à ses excentricités au fil des ans.

On a publié les bans. Pendant la

période d'attente réglementaire, Raymond prenait des leçons de saut et devenait un très passable parachutiste. Mais on ne peut pas dire qu'il aimait ça. Enfin, le grand jour est arrivé. L'idée générale était que l'on sauterait de 2 500 mètres. Il y aurait d'abord 1 000 mètres de chute libre au cours desquels le prêtre poserait ses questions et les deux autres diraient oui. Là, le prêtre décrocherait, suivi à 400 mètres de Nicole et de Raymond à trois cents.

Le prêtre a dit la messe au sol, et ils sont tous montés dans l'avion. C'est mon frère qui le pilotait et j'ai dû lui raconter ce qui s'était passé ensuite, quand il les avait largués tous ensemble au-dessus du champ. En gros, on a vu le parachute du prêtre, un peu plus tard que prévu, puis Nicole a ouvert le sien et s'est retrouvée flot-

tant dans le vide, puis c'a été au tour de Raymond et rien ne s'est passé. On a retenu notre souffle. C'était pas dans son genre de faire des farces. Puis, le truc est sorti de son dos mais a refusé de s'ouvrir et s'est mis à claquer dans le vent. Ce qui m'a frappé sur le moment, c'est que Raymond ne se débattait pas. Moi, pensais-je, j'essaierais de voler par mes propres moyens. Il tombait comme une balle tandis que les deux autres semblaient indéfiniment suspendus en l'air, comme immobiles. Son parachute de secours lui est sorti du ventre, et on n'a pas été vraiment surpris de le voir s'emmêler avec l'autre. Et puis il a disparu dans la terre. D'où on était, on ne le voyait plus. Le soir même, le prêtre a dit que Nick avait répondu « non, jamais », là-haut, pour rire; elle, elle continue à dire que ce n'est pas vrai.

MAUDITS ANGLAIS!

LETTRE OUVERTE AUX QUÉBÉCOIS D'UN FRANCO-ONTARIEN INDIGNÉ

Jean-Paul MARCHAND

EN VENTE PARTOUT 160 pages 14,95\$

SPEAK WHITE!

101 = NEVER!

PEA SOL

Stanke

L le plaisir des
livres

Deux destins qui se croisent

LE PLAISIR DE LIRE

QUADRA
Jean-Claude Boulton
Guérin Littérature
Collection Roman, 1988, 585 pages.

SERGE BERGERON

Jean-Claude Boulton est un jeune romancier de 45 ans, *Quadra* étant son premier roman. Avant de se consacrer à l'écriture, il a été tantôt « fonctionnaire, serveur de restaurant, inventeur de jeux de société », nous dit-on sur la quatrième de couverture. D'origine franco-ontarienne, l'auteur habite depuis plusieurs années la ville de Hull, ville qui sert, d'ailleurs, de cadre à son roman.

Quadra nous met en face de deux destins qui se croisent : tout d'abord celui de Guy, jeune homme malheureux aux allures de rocker, dont le vœu le plus cher est de se transformer en Robin de Bois des temps modernes, et celui de Michaud, une famille hulloise assez particulière quant à sa façon de voir la vie.

Marc Michaud travaille comme commis dans un dépanneur d'un quartier populaire de Hull. Un soir, à l'approche de l'heure de la fermeture, alors qu'il s'apprête à faire les comptes de la soirée, un cacouillard

entièrement vêtu de noir fait irruption devant lui, le braque de son pistolet et lui ordonne gentiment de lui remettre « le contenu de son tiroir-casse ». Au même moment, entre en coup de vent un garçonnet d'une dizaine d'années qui fige sur place en apercevant le voleur. Surpris, ce dernier pivote et, par réflexe, met en joue celui qui, par son arrivée impromptue, vient déranger le scénario qu'il avait mis au point depuis des jours. Pensant uniquement à la sécurité du petit, le commis lui crie de partir. Prise de panique, la gouape dirige brusquement son arme vers Marc. Un coup de feu retentit.

La détente de son pistolet était trop sensible; le coup était parti accidentellement. Complètement effondré par la tournure des événements, le voleur s'enfuit, n'emportant rien. Tout ce que Guy voulait c'était cambrioler des dépanneurs et ensuite distribuer le fruit de ses larcins à des familles défavorisées, pour palier à ce que, selon lui, la société ne faisait pas pour elles. Personne n'aurait su qui il était : il aurait signé ses forfaits *Robin des Rues* et cet anonymat, pensait-il, suffirait à brouiller les pistes qui pourraient mener la police jusqu'à lui. De plus, il croyait que les gens accorderaient

plus de prix à ses « petits cadeaux » s'ils ne se sentaient pas obligés de le remercier. Et voilà que, contrairement au but qu'il s'était fixé, il causait du tort à autrui...

Il retourne chez lui et, angoissé, attend de savoir ce qu'il advient de sa victime. Le lendemain, il apprend que Marc Michaud repose dans un état grave mais qu'on ne craint pas pour sa vie. Cependant, le projectile, en pénétrant dans son cou, avait causé des lésions irréversibles à l'épine dorsale du jeune homme, le rendant ainsi quadraplégique. Guy veut à tout prix réparer son erreur. Cela va même devenir une idée fixe : payer...

De prime abord, le lecteur peut se croire confronté à un récit policier. Cependant, on se rend bien vite compte que ce roman prend une toute autre tangente. En effet, la trame policière est rapidement éloignée, puis remplacée par la relation qui s'établit entre le voyou et sa victime.

Grâce à des stratagèmes parfois tordus, Guy réussit à approcher celui qu'il a rendu quadraplégique, et lui avoue son crime de même que son désir d'expier en s'occupant de lui jusqu'à la fin de ses jours. Après avoir inventivé son agresseur et craché tout son fiel, Marc accepte l'offre de Guy, tout en songeant à la manière dont il allait lui faire regretter cet « accident ».

C'est le début d'une relation am-

bigüe : non seulement le *Robin des Rues* devenu infirmier devra-t-il affronter son patient dévoré de haine, mais il fera face à tout le clan Michaud.

À première vue, les personnages semblent un peu trop entiers, un peu trop anti-conformistes (un peu trop parfaits ?), pour être vraiment crédibles. Au début, on y croit à peine. Cependant, par le procédé du monologue intérieur et de fréquents retours sur le passé des protagonistes, l'auteur nous dévoile le cheminement de chacun et permet au lecteur de mieux cerner chaque « personnalité ».

Une des forces directrices de *Quadra* vient du regard lucide qu'il porte sur la société en général. Boulton s'attaque aux préjugés véhiculés sur les handicapés, et, par le biais de son personnage de voyou, il nous invite à aller au-delà des apparences pour essayer de découvrir ce qui se cache derrière chaque individu. Non content d'éviter les clichés, il se fait fort de les dénoncer.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de trouver dommage la propension de l'auteur à sombrer dans le mélodramatique. À certains moments, il veut trop en mettre et ça m'a prodigieusement agacé. On pleure beaucoup trop dans ce roman, l'effet est noyé par les larmes. M. Boulton aurait eu intérêt à mieux contrôler la robinetterie. Quand même un roman intéressant...

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1 Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique	(1)*
2 Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(3)
3 L'Homme qui plantait des arbres	Jean Giono	Gallimard/Lacombe	(2)
4 Drakkar	Paul Ohi	Québec/Amérique	(10)
5 La Vérité sur Lorin Jones	Alison Lurie	Rivages	(6)
6 Maudits Sauvages	Bernard Clavel	Albin Michel	(7)
7 2061 Odyssée III	A.C. Clarke	Albin-Michel	(-)
8 Ça	Stephen King	Albin-Michel	(-)
9 La Nuit des Perséides	Jean-Alain Tremblay	Quinze	(-)
10 La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(5)

Ouvrages généraux			
1 Douces Colères	Gil Courtemanche	VLB	(2)
2 Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. Saint-Laurent	Robert Laffont	(1)
3 Père manquant, fils manqué	Guy Corneau	éditions de l'Homme	(-)
4 Une brève histoire du temps	Stephen Hawking	Flammarion	(4)
5 Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(3)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi; Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaristes G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Une revue littéraire meurt

LA REVUE *Passages* vient de s'éteindre après cinq ans d'existence et près de 15 numéros. Cette revue littéraire était soutenue financièrement par l'Association des auteurs des Cantons de l'Est jusqu'à l'année dernière. Depuis l'automne, le comité de rédaction a entrepris plusieurs démarches pour obtenir des subventions du ministère des Affaires culturelles et du Conseil des arts, entre autres. Chaque numéro coûte près de \$ 3.000. Devant les refus répétés des instances décisionnelles, le comité de rédaction n'a pas d'autres choix que de fermer boutique. La revue publiait trois numéros par année de textes courts en vers ou en prose.

L'Uneq félicite la fondation Émile-Nelligan

LE PRÉSIDENT de l'Union des écrivains québécois, M. Bruno Roy, a écrit à Gaston Miron, président de la fondation Émile-Nelligan, pour lui signaler que c'est avec un « grand bonheur » que l'Uneq a appris la création du prix Gilles-Corbelle, remis à tous

les trois ans et accompagné d'une bourse faramineuse de \$ 100.000. « C'est un prix qui soutient parfaitement la comparaison avec, par exemple, le prix Nobel de la littérature, poursuit-il. L'Uneq voit dans la création de ce prix triennal à l'échelle québécoise un événement majeur qui profitera à toute la communauté littéraire de langue française de l'Amérique du Nord et, tout particulièrement, aux citoyens du Québec.

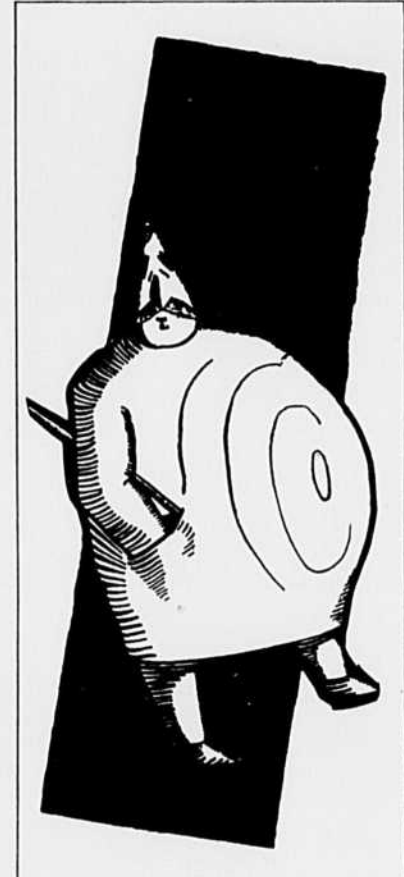
À propos de l'Union des écrivains québécois, la nouvelle directrice générale se nomme Hélène Messier et non Hélène Mercier comme on l'écrivait la semaine dernière.

La 'Pataphysique à Montréal

L'ÉVÉNEMENT *La Pataphysique d'Alfred Jarry au Collège de Pataphysique* se déroule présentement à Montréal jusqu'au 1er juin, principalement à la Galerie de l'UQAM (1400, rue Berri, JR120). On peut ainsi assister à une pièce de théâtre du théâtre Ubu intitulée *Ubu cycle* à la salle Fred Barry jusqu'au 13 mai; à une exposition à la Galerie de l'Université du Québec à Montréal jusqu'au 28 mai réunissant des œuvres de Max Ernst, Jean Dubuffet, Joan Miro, Marcel Duchamp, Boris Vian, Raymond Queneau et Jacques Prévert; à un colloque avec des spécialistes des œuvres pataphysiques du 8 au 12 mai au même endroit; à une semaine du cinéma pataphysique à la Cinémaèque québécoise du 16 mai au 21 mai et à une semaine de musique pataphysique du 28 mai au 1er juin. Pour tous renseignements supplémentaires contactez la SACRA (Site Actuel de Création et de Recherche Artistiques) au (514) 935-2641.

Prix littéraires

L'ÉCRIVAIN montréalais Edward O. Philips était finaliste pour le prix Stephen Leacock Medal for Humor, remis jeudi dernier à Toronto, pour son roman intitulé *Hope Spring Eternal*. Ce prix, créé en 1946, est assorti d'une bourse de \$ 3.500.



La traductrice Sheila Fischman a remporté mercredi dernier le premier Félix-Antoine Savard Award for translation of French-Canadian literature de la Columbia University Translation Centre. Elle a reçu \$ 2.000 pour sa traduction du roman de Roch Carrier *De l'amour dans la ferraille* sous le titre *Heartbreaks Along the Road*.

Les lauréats du concours littéraire Stop 1989

VOICI les noms des lauréats du concours littéraire de la revue *Stop* : Robert Daneau a remporté le premier prix de \$ 300, offert par André Boulerice, avec *Au cœur de l'usine*; Daniel Serpine a reçu le deuxième prix de \$ 200, offert par Gérard Godin, avec le *Baron Vendredi* et le *seigneur des mouches*; et Françoise

Godel et Jérôme Rodriguez ont gagné ex-aequo le troisième prix de \$ 100, offert par la revue *Stop*, avec respectivement *A chacun selon ses mérites* et *La bouteille*.

Ateliers pratiques du Loisir Littéraire du Québec

IL RESTE encore des places pour les ateliers de mai du Loisir littéraire du Québec. Ces ateliers porteront sur divers genres littéraires tels la nouvelle, la poésie ou encore l'écriture radiophonique. Il y a également des ateliers pratiques sur les techniques de l'édition et l'illustration comme technique d'animation du livre jeunesse. Enfin un atelier conjuguera littérature et musique pour stimuler des créations d'un genre unique. Pour plus de détails sur l'horaire et le coût des ateliers, téléphoner à Loisir littéraire du Québec au (514) 252-3033.

Lancement des nouveautés de printemps des éditions Triptyque

JEUDI PROCHAIN de 17 à 19 h, à la galerie Michel Tétrault (4260, rue Saint-Denis), aura lieu le lancement de cinq titres des éditions Triptyque. Il s'agit de *Signature* de Jean-Marc Lemelin, *Chassés-croisés sur vert plançon* de Marc-André Paré, *J'ai des petites nouvelles pour toi* de Nathalie Parent, *Petites mélancolies* de Louise de Gonzague Pelletier, *Passage mexicain* de Joël Pourbaix et le numéro 39 de la revue *Moebius*.

Rencontres

À LA PLACE aux poètes, qui se tient mercredi à 21 h au bar La folie du large (1021 de Bleury), la poète animatrice Janou Saint-Denis reçoit Madeleine Ouellette-Michalska et Bruno Roy.

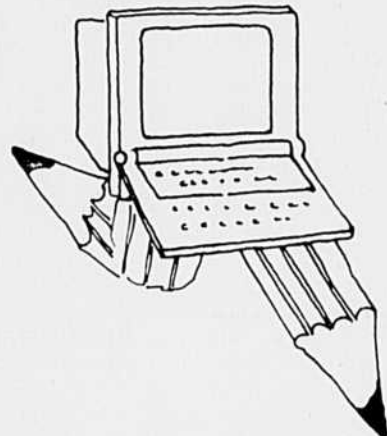
Présence Est-Ouest

PRÉSENCE EST-OUEST est un événement organisé par Georges Ferenczi avec la participation d'Amnistie internationale, la galerie Skol, l'Institut Goethe et Solidarité. Aujourd'hui entre 4 h et 7 h, au 4040 Saint-Laurent, il y aura films, vidéos, photos, peintures, sculptures, installations, musique, performances et œuvres d'artistes d'origine polonaise, hongroise, tchèque, yougoslave, roumaine et québécoise. Parmi les spectacles présentés, mentionnons les films et diapositives d'Albert Kish, *Quand les rues étaient pavées*, de M. Tarkowski, *Déjeuner des frères Mongolies*, de Michel Campeau, *Pologne*, des lectures de Gérard Godin et Christian Mistrail, des vidéos de Joanna Kotkowska, Mirielle Nitowska, Anna Jurasz, W. Grodecki, Larry Weinstein et Janusz Polom.

Sur Alex : Décalage

Depuis le 22 avril, la grande aventure d'écriture prend forme sur le réseau Alex-3, code **Delir**. Cette date marque le départ d'un jeu d'écriture singulier inspiré d'une démarche surréaliste, celle des cadavres exquis. Le principe en est simple: à chacun d'écrire la suite de l'histoire

lendemain, trois des meilleures suites retenues par le maître de jeu sont proposées au vote. Celle qui est retenue devient la suite officielle de l'histoire. À suivre tous les samedis dans cette page et à jouer tous les jours sur **Delir**. Les participants peuvent gagner des bons d'achat à la li-



brairie Renaud-Bray. La semaine dernière, trois interventions ont été retenues. Ce sont les lignes en gras. Suivent en italique les phrases qui ont été retenues cette semaine, chacune signée du pseudonyme de son auteur.

« Je lui disais toujours : il n'y a que toi qui sais si c'est bon pour toi. » Le ciel étoilé au-dessus de nous et la voix du dedans... Un téléphone dans la nuit à trois heures. Laonique. « Je l'ai eu... avec le décalage horaire, il devait être...

... minuit à Paris... Sur les bords de la Seine, le Doc marchait d'un pas alerte... Pourquoi la Salamandre lui avait-il téléphoné? « Allo! Je t'attendrai près du canal Saint-Denis... »

Et pourquoi à pied? On savait pourtant que sa vieille blessure à la hanche le faisait souffrir en diable dès qu'il avait parcouru plus de 500 mètres.

Sur une simple phrase, il accourait. Il laissait derrière lui ses douleurs et ses cogitations. Un appel de la Salamandre, ce vieux compagnon qu'il croyait disparu...

... pour toujours. La Salamandre, le Doc et la Devine formaient le meilleur trio de la section. Chacun avait sa spécialité; le Doc et ses petites inventions électroniques qui effaçaient même le souvenir.

REGARD
La Devine, sans pareil pour lire les indices le plus tenus et résoudre les énigmes les plus tordues, la Salamandre, pour organiser les coups les plus fumants. Quelle équipe enfin réunie...

VERT
La Devine pratiquait la communication à distance et le grand monde. Sa passion: une collection de papillons, son butin préféré: le morpho cypris de Colombie, d'un bleu si... céleste

NIDA
Ce texte devient la propriété exclusive de Delir.

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

Erratum

CARON LIBRAIRE
Desirons acheter livres « encore utiles »
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNÂTRE
251 Ste-Catherine E.

Le texte intitulé *Pour tout jardinier « en herbe »* publié la semaine dernière en page D-4 sous la plume de notre collaboratrice Françoise Laffleur traitait de trois ouvrages. Les titres de deux d'entre ont été omis dans le texte. Il s'agissait de LA MULTIPLICATION DES PLANTES D'INTÉRIEUR, de Jane Coleman Helmer et son équipe, une traduction de Lise Marchand publiée chez Héritage et DES SENTEURS POUR LA MAISON, de Barbra Milo Orbach, aux Éditions du Chêne. Toutes nos excuses aux lecteurs et aux auteurs.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 12 mai de 17h à 19h
CLAUDETTE HOULD
L'IMAGE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
PUBLICATION DU QUÉBEC / MUSÉE DU QUÉBEC

Lancement
Mardi 23 mai de 17h à 19h en présence d'écrivains, cinéastes, universitaires et journalistes anglophones du Québec, et du Comité de rédaction.

revue **LIBERTÉ 183**
Strangers in paradise / étranglés au Québec?

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de **9 à 9**
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

VOTRE CULTURE PERSONNELLE... C'EST IMPORTANT!
LA PLUS GRANDE LIBRAIRIE RELIGIEUSE EN AMÉRIQUE DU NORD
GRANDE VENTE "PRÉ-INVENTAIRE"
du 8 au 31 mai 1989
Réductions de
20% 25% 30%
sur tout achat au comptant ainsi que sur toute commande postale et téléphonique avec mention: "Prix de vente pré-inventaire". Livres, disques, cassettes, partitions musicales, posters, cartes etc. doivent être écoulés.
Ces escomptes ne s'appliquent pas aux livres liturgiques et aux textes de catéchèse.
Une occasion unique pour renouveler votre bibliothèque! Profitez-en!!!

SERVICE DE DOCUMENTATION PASTORALE
312, Sherbrooke Est, Montréal, P.Q.
H2X 1E6 (métro Sherbrooke)
Tél.: (514) 844-1753
Heures d'affaires: du lundi au vendredi de 9h30 à 17h30, le samedi de 10h à 13h.

À PARAÎTRE
LEE IACocca
"EN DIRECT"
(TALKING STRAIGHT)
DIFFUSION SOUSSAN
TÉL.: (514) 738-0202
FAX: (514) 738-5102

DES LIVRES CHAUDS!
vlb éditeur
LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRAIRE

Gil Courtemanche
DOUCES COLÈRES
Une réflexion exigeante sur des questions d'actualité, comme la langue, la dénatalité, notre avenir politique et culturel, et le journalisme.
158 pages
14,95 \$

Jacques Leclerc
LA GUERRE DES LANGUES DANS L'AFFICHAGE
Un ouvrage d'information exceptionnel sur l'état de la langue d'affichage dans le monde entier: 77 pays et 181 États sont analysés.
420 pages
22,95 \$

Jacques Leclerc
LA GUERRE DES LANGUES DANS L'AFFICHAGE
Un ouvrage d'information exceptionnel sur l'état de la langue d'affichage dans le monde entier: 77 pays et 181 États sont analysés.
420 pages
22,95 \$

Dorval Brunelle
Christian Deblock
LE LIBRE-ÉCHANGE PAR DÉFAUT
Une histoire des relations commerciales entre les États-Unis, le Canada et le Québec. Que l'on soit pour ou contre, il faut lire cet ouvrage bien documenté.
304 pages
18,95 \$

Dorval Brunelle
Christian Deblock
LE LIBRE-ÉCHANGE PAR DÉFAUT
Une histoire des relations commerciales entre les États-Unis, le Canada et le Québec. Que l'on soit pour ou contre, il faut lire cet ouvrage bien documenté.
304 pages
18,95 \$

Livres le plaisir des

La nouvelle révèle la subtile architecture de l'imaginaire

CE QUE DISAIT ALICE
Normand de Bellefeuille
Québec, L'Instant même, 1989,
168 pages.

L'HORREUR EST HUMAINE
Jean Désy, Christiane Lahaie,
Nando Michaud
Stanley Péan, Jean Pettigrew,
Québec, Le Palindrome éditeur,
1989, 252 pages.



On écrit beaucoup de nouvelles au Québec. Selon les statistiques que la BNQ (1) a eu la brillante idée de publier, 179 nouveaux romans sont parus en 1988, et 82 recueils et brochures de nouvelles.

J'en lis beaucoup et beaucoup d'excellentes. J'aime ces lectures à échelles multiples. La vie est ainsi faite qu'il est bien difficile de ménager de longues heures de lecture et l'avantage du genre est de vous

présenter les bouchées toutes faites. Le plaisir d'en garder une en tête, de sortir faire une course en se le jouant, branché comme d'autres sur leur baladeur. Le plaisir d'y revenir en se demandant si l'on pourra nous refaire le coup du ravissement de la dernière lue. Y piger même, comme dans une bonbonnière aux saveurs mélangées.

Sans disposer de statistiques à cet effet, j'ai la nette impression qu'il est beaucoup plus difficile de se faire reconnaître comme nouvelliste que comme romancier. Or, de toutes les distinctions accordées par l'institution littéraire, le Prix Adrienne-Chouquette de la nouvelle n'a jamais manqué de repérer les figures dominantes parmi la foule (c'est bien relatif !) d'auteurs qui s'adonnent à cette économie particulière de l'écriture : Gaétan Brulotte, Monique Proulx, André Berthiaume, Claude-Emmanuelle Yance et Bertrand Bergeron. L'Instant même, un éditeur de Québec qui se consacre exclusivement à la publication de nouvelles et dont je n'ai jamais lu que des oeuvres de très haute qualité, se trouve encore une fois distingué puisque c'est un de ses auteurs, Normand

de Bellefeuille, qui se voit cette année décerner le Prix. *Ce que faisait Alice* est le vingtième ouvrage de Normand de Bellefeuille poète et essayiste, qui a déjà reçu le Prix Emile-Nelligan et celui de la fondation des Forges. Ce recueil de nouvelles nous montre l'ampleur de ses moyens et la couleur particulière de son génie.

Le sentiment qui domine en refermant ce livre c'est celui de l'unité dans la diversité, de la qualité prismatique de l'ensemble. Derrière la parfaite autonomie des courtes histoires, se retrouve une essence particulière à tous ces textes, comme s'ils participaient d'une complexe et subtile architecture de l'imaginaire, d'autant plus efficace qu'elle vous échappe. Qui vous entraîne dans un lieu inconnu, reconnu parce que situé dans les zones de l'intime. Comme perles d'un collier, semblables et pourtant uniques dans le poli et la profondeur de leur eau. S'y manifeste une forme d'entropie qui fait qu'à partir d'un mot (*Les Adverbes*), d'éléments asymétriques (*La Tasse, La Dent*) ou de leur apparente symétrie (*La Maladie des dénombrements*), l'univers se déglugue.

Il y a, comme clé de voûte de cette discrète architecture, Alice « l'une des trois femmes de la maison » qui revient sept fois, comme un point d'orgue, souligner le regroupement par cinq des trente-cinq nouvelles. Toutes très courtes, à haute densité et degré maximal de résolution. Avec des petits rejets dans un vide rempli d'échos. À travers ces moments racontés, instantanés d'un album de souvenirs, des gestes sont décrits, des mots rapportés, des sensations, des sentiments évoqués, pour que remonte à la surface une certaine musique qui s'impose comme un refrain obsédant. On peut parler de stylisme ici, qui sait donner à sa prose une prosodie, une scansion parfois, qui choisit l'ordinaire des gestes du quotidien, jamais banal, souvent pervers. La réalité travestie des signes projette son spectre sur la conscience et chaque fois la vérité se montre désarmante. Se produit alors le ravissement qu'on éprouve devant la beauté, une harmonie des formes si éloquente qu'elle vous laisse muet. Ce que la grand-mère Adèle disait, c'était beaucoup plus que les mots préférés pour le narrateur « [...] à cet âge encore où la mort n'est qu'un

souçon ». C'était la gigue des signes et des sentiments qui lançait ses premières mesures au bal d'une jeune conscience.

C'est de Québec également que nous viennent les douze récits « d'angoisse, d'épouvante et d'humour noir » réunis sous le titre de *L'Horreur est humaine*. Des notes biographiques présentent les jeunes auteurs encore peu connus. Ils sont cinq pour douze nouvelles. Stanley Péan, qui a publié l'automne dernier *La Plage des songes* (Éditions du CIDHCA), un recueil de textes inscrits sous le paradigme de l'exil, d'une inquiétante actualité et d'un onirisme puissant nourri à l'imaginaire de la tradition haïtienne, domine le groupe de deux ou trois loueurs. Sa maîtrise subtile et contrastée avec la prose laborieuse des auteurs qui l'accompagnent. Pour la plupart, le désir de faire peur oblige aux ectoplasmes, aux gadgets et accessoires du fantastique, à l'insolite gratuit. Comme s'ils n'étaient pas

bien convaincus que l'horreur est humaine. Stanley Péan, lui, sait flirter avec l'horreur qui se cache partout dans les ombres du quotidien et garder une souveraine emprise sur l'ancre réaliste de ses histoires fantastiques.

Mes amis d'Angleterre, dernière nouvelle du recueil, est de Christiane Lahaie, une auteure que je découvre et qui tranche également par l'élégance du style et par un imaginaire nourri aux sources vives de l'expérience et de la culture. Quant au reste, *much ado for nothing*. Tout bien pesé, les nouvelles de Stanley Péan étant les plus longues, le livre vaut son poids de papier et sa dose de frissons plus ou moins délicats. Je recommanderais qu'on commence à le lire par la fin pour voir jusqu'où on peut aller dans l'audace et la maladresse.

(1) Statistiques de l'édition au Québec en 1988. Montréal, Bibliothèque nationale, 1989. Le génie particulier de Normand de Bellefeuille et les jeunes nouvellistes de Québec.

Comment aimer l'autre sans le tuer

GUY FERLAND

COMMENT AIMER l'autre sans le tuer ? Tel est le propos brutal et essentiel du dernier livre de Danielle Fournier, *L'Empreinte*, publié chez VLB éditeur. Ce récit volontairement redondant, qui atteint parfois la poésie, pose des questions lancinantes qui laissent des marques sur le lecteur. *L'Empreinte*, c'est justement la marque que le désir de l'autre laisse sur soi, c'est le choc des esprits, des corps», précise le jeune auteur. Voilà pourquoi le contenu et la forme de ce troisième récit de Danielle Fournier se marient si bien.

La voix claire et les yeux perçants de l'écrivain trahissent une sensibilité à fleur de peau et une grande fragilité. La fébrilité de la parole ne se dément jamais. Danielle Fournier, qui a fait une maîtrise et un doctorat en littérature et psychanalyse à l'Université de Sherbrooke, parle d'abondance, autant par ses gestes que par ses mots.

Son premier roman publié, *Les Mardis de la paternité ou le regard appris* (éditions Triptyque), faisait partie de son mémoire de maîtrise qui portait sur la représentation du désir féminin à travers le vêtement. « Il y était surtout question d'habillage et de déshabillage, souligne l'auteur. Le regard qu'on pose sur soi et le regard étranger qu'on incite par l'habillement étaient mis en jeu ».

Dans le second récit, *De ce nom de l'amour. Le détournement de l'initiale*, écrit en collaboration avec Louise Coiteux, on assistait à la naissance du personnage de Léonie Ander, central dans *L'Empreinte*.

Ce dernier récit fait partie d'une thèse de doctorat qui portait le titre, tout universitaire, de *Psychanalyse et écriture : autres possibles du féminin*.



PHOTO JACQUES GRENIER

Danielle Fournier

« Au départ, je voulais raconter l'histoire d'une femme qui tombe amoureuse de son frère, explique Danielle Fournier. Sauf que le frère n'a jamais existé; il est mort à la naissance. Cet amour incestueux va de l'autre côté du langage et se retrouve dans la folie. La soeur a complètement imaginé son frère comme étant un personnage réel; il est donc présent par son absence même. Ce que je voulais traduire par cela, c'est que l'événement importe peu en regard des traces qu'il laisse dans l'imaginaire. Et je voulais trouver la parole désirante dans la vie, non pas dans la mort ».

« Car la parole est toujours incarnée, en rapport avec l'autre, pour-

suit-elle. Derrière toutes paroles, il y a toujours la question du désir qui se pose. Même lorsqu'on s'écarte le plus du désir, qu'on tient un discours objectif, décanté, on se positionne toujours par rapport à l'autre. » Difficile d'éviter un sujet aussi délicat.

Et l'écriture dans *L'Empreinte* est effectivement une forme de dialogue avec un autre imaginaire. « Pour moi, l'écriture sert à nommer le réel qui nous échappe, même si on n'a jamais la maîtrise sur ce qu'on dit puisqu'on est toujours dans la perte du discours. Nos paroles appartiennent à l'autre. Lorsqu'on dit : "Passe-moi le lait", la compréhension se fait automatiquement, parce qu'on parle de quelque chose de concret. Mais lorsqu'on dit : "J'ai mal",

par exemple, on entre immédiatement dans l'incompréhension ».

Dire le désir qui habite une femme, dans ces circonstances, devient un tour de force. *L'Empreinte* est, de ce point de vue, le récit d'une blessure. Le personnage central, Léonie Ander, représente la femme, l'autre du pensable. Dans le cours du récit, Danielle Fournier nomme son « héroïne » L.A. Ander (autre en allemand) : « La femme qui est ni une autre, ni le même. La femme, c'est l'impensable pour l'autre et même pour elle-même. Elle est soit l'amante, la mère, la soeur ou l'épouse; ce à quoi on ne peut jamais échapper, d'où tout procède, et en même temps ce qui échappe toujours. Quant à l'homme, c'est un cas, d'où le nom du personnage masculin, K, sans référence à Kafka ».

C'est un peu pour nommer, sans le nommer, ce rapport impossible à l'autre que *L'Empreinte* prend la forme d'une répétition, d'une litanie, et retrouve les figures du Verbe fait chair et de la haine dans l'amour.

« On se questionne tout le temps sur la vie, la mort, la jouissance, le désir, l'amour, la beauté, etc., commente Danielle Fournier. Au fond, les gens ne vivent pas différentes choses. On peut vivre différemment la haine, par exemple, mais on la vit tous. De même pour le narcissisme, qui structure nos rapports aux autres. Car comment peut-on aimer quelqu'un lorsqu'on ne s'aime pas soi-même ? Et comment peut-on aimer quelqu'un sans entrer en lutte avec lui ? Toute la question du livre est là, entre ces deux pôles ».

L.A. Ander ne vit pas différemment. Non. Tout ce qu'elle essaie de faire, c'est d'aller de l'autre côté de la folie pour vivre, en l'absence de son frère. Comme nous tous...

Échos logiques

LOI SUR LA QUALITÉ DE L'ENVIRONNEMENT
texte annoté par Michel Yergeau
Montréal, Société québécoise d'information juridique (SOQIJ)
1988, 1,109 pages

LOUIS-GILLES FRANCOEUR

CET IMPRESSIONNANT travail de bénédictin — et d'analyste — n'a rien du *best-seller* qui voudrait profiter de la vague médiatique sur l'environnement pour lancer de nouvelles polémiques, thèses ou critiques des politiques environnementales québécoises.

Il s'agit plutôt d'un ouvrage de référence, incontournable par sa qualité et sa rigueur, qui s'adresse aux avocats, aux gestionnaires, aux écologistes et aux citoyens intéressés à comprendre la loi québécoise de l'environnement à la lumière des décisions rendues par les tribunaux.

Me Yergeau ne s'est toutefois pas contenté de codifier les arrêts relatifs à chacun des articles de cette loi qui établit le droit à un environnement de qualité et régit l'action des pollueurs. L'auteur, qui jouit depuis des années d'une solide réputation dans le domaine de l'environnement — il a notamment été vice-président du Bureau d'audiences publiques sur l'environnement — y va de commen-

taires personnels qui font appel autant à son expérience du droit que de la pratique et des rouages de l'administration gouvernementale.

Le texte est conçu pour faciliter la compréhension de chaque article de la loi. Une fois l'article énoncé, l'auteur retrace d'abord son histoire juridique. Il en précise ensuite le sens et la portée dans un commentaire : il explique, par exemple, les liens de cet article avec d'autres parties de la loi ou les concepts administratifs auxquels il se réfère. Ou les procédures administratives qu'il encadre.

L'auteur ajoute ensuite une analyse succincte des jugements rendus sur cet article, un travail de recherche jusqu'ici inégalé. Il termine son analyse en se référant aux règlements ou parties de règlement, actuels ou passés, qui mettent en quel- que sorte de la chair sur le texte législatif.

Cette brique, d'allure rébarbative de prime abord, est, en réalité, un outil de référence facile à consulter et d'une grande efficacité. Pas besoin d'être juriste pour s'en servir, même si cet ouvrage deviendra sûrement la référence obligée pour tout avocat ou magistrat appelé à toucher à la loi de l'environnement.



Les librairies
Flammarion Scorpion

4380 St-Denis 284-3688 Galeries d'Anjou 351-8763
Carrefour Angrignon 365-4432 Galeries de Terbonne 492-5688
Centre Laval 688-5422 Mail Champlain 465-2242
Place Montréal Trust (Niveau 1) 499-9675

LA GASPÉSIE RACONTÉE



NOUVEAUTÉ
Après *La saison des quéteux* et *La Lune dans une manche de capot*, voilà donc *La s'maine des quat' juedis*, troisième volet de cette oeuvre faite d'observations amusées, de fidélité à rebrousse-poil, de tendresse aussi malgré une certaine malice « bien de chez nous ».

176 pages
12,95 \$

SYLVAIN RIVIÈRE



RAPPEL
Sylvain Rivière se fait conteur. On l'imagine facilement parlant à voix basse, mimant quelques gestes équivoques, provoquant de grands éclats de rire. Les personnes visées par ces blagues se reconnaîtront-elles? Peut-être, si les langues « se font aller », sinon on pourra rire d'elles à l'aise et dans leur dos.

171 pages
12,95 \$

L'ART DE SE CULTIVER EN S'AMUSANT

Guérin Littérature
Distribution exclusive Québec Livre

LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Lise Daoust
LES TALONS CUBAINS
Un roman qui nous transporte au début de la Révolution tranquille, dans le milieu des secrétaires.
360 pages
18,95 \$

Madeleine Gagnon
TOUTE ÉCRITURE EST AMOUR
Voici *Autographe II*, qui rassemble les meilleurs textes de réflexion et critiques écrits entre 1969 et 1988.
196 pages
16,95 \$

Gilles Dumais
L'INSTANT FREUDIEN
Psychanalyse et culture
Des interventions multiples qui questionnent la position du clerc et de l'intellectuel dans le champ culturel.
220 pages
18,95 \$

Madeleine Ouellette-Michalska
LA TERMITIÈRE
ROMAN
Un récit, postfacé par Marie-Josée Thériault, qui nous présente des étudiants révoltés contre le système.
152 pages
8,95 \$ (format poche)

Par-delà le courage

AU-DELA DU MUR
Réflexions
d'une femme handicapée
Micheline Potté
Montréal, VLB éditeur
1988, 170 pages

RENÉE HOUDE

AU-DELA DU MUR est un livre qui se lit comme on dévore un petit pain chaud. Comme un petit pain chaud, le texte est plein de chaleur, brûlant par moments, pétri au levain des réalités essentielles.

« Comment vous organisez-vous avec la vraie vie ? » C'est à cette question que semble répondre le livre de Micheline Potté, une femme d'un peu plus de 40 ans, atteinte d'une maladie génétique dont on sait peu de chose (l'acromanie ulcéro-mutilante). Elle nous montre comment elle s'est organisée et comment elle s'organise encore avec la vie : sa vie matérielle, quotidienne, interpersonnelle, spirituelle et professionnelle (elle est psychologue et psychothérapeute). Sa vie de femme. Sa vie intérieure. L'histoire d'une conquête aussi lente que têtue d'une liberté singulière.

« Bien des êtres humains, normaux et fonctionnels, arrivent à vivre sans regarder leur souffrance à vivre et leur souffrance de vivre.

C'est en eux comme "un négatif de photo", les couleurs et les formes restent vagues. En moi, la photo est développée. Tout est plus évident. C'est la seule différence » (p. 9), nous dit-elle.

À intervalles successifs, elle a dû être hospitalisée, et ce depuis qu'elle est petite, pour se faire amputer d'abord d'un orteil, puis d'un pied et de l'autre. « Où sont mes deux pieds ? », se demande-t-elle après une opération. « Les a-t-on brûlés ? Ou enterrés ? Une partie de mon corps est retournée à la poussière. Fragilité. Comme la mort apparaît réelle. Une partie de mon corps est morte » (p. 27). Pour elle, vie et mort sont indissociables. Elle nous fait partager son plaisir de faire de la natation et du ski alpin avec ses nouvelles prothèses, son plaisir de marcher et d'être en vie, tout comme ses détresses et ses espérances. Elle nous raconte son quotidien : « Certains des gestes que je pose sont de petits succès olympiques » (p. 81). Elle nous fait partager sa recherche psychologique et spirituelle : « Il y a beaucoup de vendeurs de miracles. Il y a beaucoup de personnes avides de miracles. Il y a peu de personnes prêtes à s'engager dans leur vie concrète, à l'accueillir, à la transformer avec la patience, la constance de la nature » (p. 138).

Son récit est émaillé de ses questions et réflexions sur les personnes handicapées. « Comment agir avec une personne handicapée ? » (p. 115), se demande-t-elle. « La question sous-entend que tous les handicapés sont identiques et qu'il y a une façon de réagir qui soit la bonne. Une espèce de scénario miracle qui effacerait le malaise que l'on ressent à être avec un handicapé physique. Une façon d'éviter la relation. » Plus tôt, elle avait écrit — et il me semble que cela aussi fait partie de la réponse — « Je nage dans une piscine avec mes deux prothèses. Un enfant de quatre ans me suit partout. Si je m'arrête, il arrête. Si je continue de nager, il continue. Il me regarde, fasciné. Finalement, il me dit : "Madame, je n'arrête pas de penser que vous êtes faite en plastique." Je lui réponds : "Tu sais, tu as en partie raison." L'enfant : "Ah oui !" Il court annoncer la nouvelle aux adultes qui l'accompagnent » (p. 103). « Est-il vrai que les handicapés physiques ont une vie intérieure plus riche ? Pas nécessairement » (p. 139). Elle dénonce la transformation du besoin en droits et devoirs : « Avoir besoin ne crée pas des droits pour l'un et des devoirs pour l'autre. [...] Les droits des personnes handicapées ? Je veux bien. Mais de tout traduire dans une charte des droits et devoirs

assèche souvent une réalité humaine que j'appelle l'interdépendance. [...] Plutôt que de dire : "J'ai besoin que tu pousses ma chaise roulante", on dit : "J'ai droit à cela." Le droit sec, qui rend invulnérable, à la place d'un cœur humain, vulnérable » (p. 108-109). Comme on le voit, ses réponses ne passent pas à côté.

Micheline Potté dénonce le courage : « J'apprends que cacher sa peur, serrer les poings et les lèvres, se montrer raisonnable sont les signes du courage. [...] Devant le mot courage, je m'arc-boute comme un chat sur la défensive : j'y sens un danger. Le danger d'être enfermée dans la prison d'un mot. Un mot qui non seulement étouffe mon vécu mais me réduit à un corps physique, handicapé, malade. Qu'ai-je dans le cœur et dans la tête ? Qu'en est-il de mon âme ? Qui suis-je vraiment, autre que ce corps amputé, souriant ? »

Au-delà du mur relève de l'anti-détermination, de cette force et de cette détermination qui mènent au-delà du courage, « ce courage qui camoufle la vie » (p. 85). Tel est le mur que l'auteur fait fondre devant nous, phrase après phrase, page après page, jour après jour. Pour toutes les personnes, le chemin à suivre pour s'admettre est singulier. Certains diront qu'il y a des chemins plus singuliers que d'autres. Micheline Potté nous dit : « Maintenant, je peux m'admettre et admettre que j'ai trouvé et que je trouve encore ma vie dure » (p. 93) et elle va chercher notre complicité. Un livre émouvant.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LE ROMAN DE DESCARTES
Alexandre Astruc
Balland
252 pages.

ON A une image assez fautive de l'instigateur de la philosophie moderne. On l'imagine volontiers près de son foyer, en pantoufles, en train de méditer sur la réalité du monde. Pourtant, dans cette biographie romancée, l'auteur (cinéaste et écrivain) nous révèle la face cachée du célèbre philosophe et mathématicien. On découvre un Descartes chevalier qui n'hésite pas à se servir de son épée, qui court les jupons, qui part à l'aventure, qui sert de confident à la Princesse Palatine et à la Reine Christine, qui bricole, qui se fait respecter par son langage coloré et dur, et qui a plus d'un tour dans son sac. Ecce homo, comme dirait l'autre.

CE QUE DISAIT ALICE
Normand de Bellefeuille
L'Instant même
164 pages.

CE RECUEIL a obtenu le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 1989. Le jury a souligné la structure qui articule intelligemment plus de trente nouvelles. C'est à partir des choses les plus banales, comme un jeu de mecano, un service de vaisselle, une fontaine de parc, un répondeur automatique, un film de famille, etc., que s'élabore une critique sociale décapante. Dans le nouvelle intitulée *La maladie du dénombrement*, par exemple, le narrateur qui ne pense qu'en phrases de douze pieds, fait cette belle réflexion à la suite du suicide d'un ami qui s'est tiré une balle entre les yeux : « Il est mort par le front, les deux yeux sur son rève ». Belle conclusion d'une vie !

HIRO-HITO
Edward Behr
Robert Laffont
522 pages

L'AUTEUR de cet ouvrage surgit contre les préjugés à l'endroit de l'ancien empereur du Japon. Le sous-titre de sa biographie donne le ton de son propos : l'empereur ambigu. Edward Behr soutient que les gouvernements successifs du Japon et des États-Unis ont, par un accord tacite, jeté le voile sur les responsabilités de Hiro-Hito dans la guerre de Chine en 1937, l'attaque de Pearl Harbor en 1941 et la conduite ultérieure des opérations. L'empereur est mort, mais pas sa légende, semble-t-il.

CARNETS INTIMES DE L'ÉDITION FRANÇAISE
Collectif
Souvenirs et confidences

recueillis par Benoît Charpentier et Jean-Marc Paris
La Désinvolture
342 pages.

LES DESSOUS du monde de l'édition parisien ne sont pas toujours roses... C'est du moins ce que révèlent ces témoignages et confidences recueillis par Benoît Charpentier et Jean-Marc Paris. Dans la galerie de potins et souvenirs ainsi constituée, on voit défiler les figures de Jean-Claude Fasquelle et Roger Vailland, Simone Gallimard et Roger Nimier, Christian Bourgois et Ernst Jüger, Maurice Nadeau et Samuel Beckett, Thérèse de Saint Phalle et François Mitterrand, René Hilsun et André Breton, Philippe Sollers et Roland Barthes, Olivier Orban et le KGB, Maurice Chapelan et le couple Jouve, Renaud Matignon et Pierre Jean Jouve, Jean-Jacques Prévert et Jean Genet, et plusieurs autres.

TOUTE ÉCRITURE EST AMOUR
Madeleine Gagnon
Autographe 2
Textes réunis et présentés par Jeanne Maranda et Maïr Verthuy
VLB éditeur
194 pages.

CE RECUEIL rassemble des textes de réflexion et de critique écrits par l'académicienne canadienne-française en parallèle à son oeuvre de fiction. Dans son avant-propos, Madeleine Gagnon écrit : « En fait, du point de vue de l'appartenance fictive au monde, il n'est point de coupure entre les deux formes d'écriture, celle qui s'essaye à penser le monde et celle qui se risque à la rêver. Les deux avancent plus ou moins aveuglément et gratuitement sur la feuille en jouant avec les mots et s'avancent sur la scène publique, par morale, en jouant avec l'idée d'un certain changement, d'une certaine mutation de l'ordre des choses par l'ordre des mots. »

LES MAUX PAR LES MOTS
Jacqueline Cahen
et Marie-Rose Lefèvre
Mercure de France
228 pages.

Ce guide de lectures thérapeutiques est présenté par les deux chercheurs de textes palliatifs aux maladies les plus courantes comme suit : « Que vous soyez inhibé, aphasique, mal marié, colérique ou courbattu, vous trouverez dans cet ouvrage — que nous avons conçu comme un véritable manuel de soulagement — de quoi vous guérir. Rivalisant avec la médecine naturelle, nous vous offrons un nouvel art de vivre : la médecine littéraire.

Gloires et vicissitudes des Juifs

UNE HISTOIRE DES JUIFS
Paul Johnson
Paris, JC Lattès, 1989, 634 pages

MICHEL-M. SALOMON

QUE SERAIT-IL advenu de l'humanité si Abraham était resté à Ur (en Mésopotamie) et s'il avait gardé pour lui-même sa plus haute notion de la divinité, si le peuple juif n'était pas né ? se demande l'historien anglais Paul Johnson dans son ouvrage capital *Une histoire des Juifs*, récemment traduit en français.

Il semble que l'auteur n'entretient le moindre doute là-dessus car il ajoute : « Nous leur sommes redevables (aux Juifs) de l'idée de l'égalité devant la loi, divine et humaine ; de la sainteté de la vie et de la dignité de la personne humaine ; de la conscience collective et de la responsabilité sociale ; de la conscience individuelle et de la rédemption personnelle ; de la paix comme idéal abstrait et de l'amour comme fondement de la justice et bien d'autres objets intellectuels qui constituent l'essentiel du bagage de l'esprit humain. Sans les Juifs le monde aurait peut-être été beaucoup plus vide. » Cette longue citation fait part des conclusions de l'auteur qui a consacré une dizaine d'années pour ap-

profondir les apogées de la gloire et les vicissitudes de l'exil d'un peuple dont l'histoire remonte à 4.000 ans.

L'histoire des Juifs l'a fasciné pour beaucoup de raisons mais, principalement, parce que ce petit peuple a survécu les persécutions, les autodafés, les proscriptions, les pogromes et les déportations en masse, culminant dans l'horreur de l'holocauste nazi, gardant sa conviction dans un Dieu unique alors que les grandes nations de l'antiquité adoraient un véritable panthéon de dieux et de demi-dieux, copie parfaite de leurs instincts et faiblesses, mais qui sont disparus dans les oubliettes de l'histoire.

Le facteur essentiel de la survie du judaïsme dans la diaspora après que les armées de Titus Vespasien avaient rasé la cité de David, Jérusalem, réside dans la transformation de la torah « dans une forteresse de l'âme et de l'esprit dans laquelle les Juifs trouveront la sûreté et même le bonheur ».

Une fois le royaume juif détruit, les Juifs remplacèrent le pouvoir temporel par un patrimoine intellectuel en s'adonnant à l'étude de la torah et aux exégèses des livres saints par des importants commentateurs rabbiniques.

Ils y trouvèrent non seulement les

rigides principes de la vie morale que commandait Moïse mais aussi une richesse de textes lyriques et poèmes philosophiques qui enchantaient les générations des non-juifs à travers les siècles.

L'auteur cite le livre de Job qui, selon Thomas Carlyle, serait « l'une des plus grandes choses écrites avec la plume car ses paroles s'adressaient à ce peuple élu et battu, les Juifs ». Les Juifs avaient fait oeuvre de rationalisation en créant un monothéisme ancré dans un cadre éthique, grâce à la vision de Moïse.

Un chapitre bien étoffé est celui de la « cathédocratie ». Il s'agit selon l'auteur de la rationalisation par le grand philosophe du Moyen âge, Maimonides, d'un Dieu unique, invisible et éternel, dans le cadre de l'esprit de recherche de son époque.

Pour Maimonide, la société de vérité et de raison c'est la société divine. Dans cette société le bonheur ultime « réside dans l'existence immortelle de l'intellect humain absorbé dans la contemplation de Dieu ».

Dans le dernier chapitre de la Mishne Torah qu'il publie en 1180, Maimonide décrit ainsi la société messianique : « Sa domination sera fermement établie et les sages seront alors libérés de l'étude de la loi et de sa sagesse ; il n'y aura plus ni famine, ni guerre, ni haine, ni rivalité... »

Selon l'auteur, les Juifs tout en professant leur foi se sont avérés des iconoclastes. Comme les prophètes, ils s'employaient avec talent, jubila-

tion et férocité à renverser et à briser toutes les idoles. »

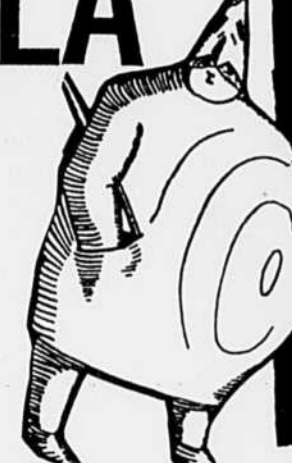
Si la perception de la vérité chez Maimonide se manifestait dans les principes de la raison et de la révélation, chez Spinoza, chassé ultérieurement de la synagogue, la révélation fut écartée. En partant de Spinoza jusqu'à Henry Bergson et Albert Einstein qui tous les deux admireraient la logique spinozienne, l'élément mystique et intuitif fut essentiel dans la connaissance de la vérité.

Par ses calculs Einstein prétendait s'approcher de la création. « Je veux savoir comment Dieu a créé ce monde », disait-il. L'oeuvre immense de Johnson, publiée pour la première fois en anglais, chez Weidenfeld et Nicholson, à Londres, en 1986, a bénéficié en plus des recherches des historiens juifs et des archéologues contemporains, d'une puissante analyse des oeuvres majeures consacrées au peuple juif ; en écrivant son *Histoire du christianisme*, l'auteur aurait pris conscience « de l'immense dette du christianisme envers le judaïsme ». Pour ce qui est de la diaspora, en particulier la communauté juive aux États-Unis forte de six millions d'âmes, l'auteur est d'avis que leurs intérêts se confondent avec ceux des États-Unis.

Un livre majeur qui apporte une importante contribution à la connaissance de l'histoire du peuple juif, à une époque où l'État d'Israël est devenu la cible des attaques de vieux et de récents ennemis et les Juifs de partout assujettis à des critiques acerbes.

LA 'PATAPHYSIQUE

d'Alfred Jarry au Collège de 'Pataphysique



COLLOQUE 'PATAPHYSIQUE ET PATAPHYSICIEN/NES

du 8 au 12 mai

Galerie de l'Université du Québec à Montréal
Pavillon Judith-Jasmin, R120
OUVERT AU GRAND PUBLIC
(aucun frais d'inscription)

PROGRAMME

Lundi 8 mai,	17hrs:	Cérémonie d'ouverture
	17hrs30:	Conférence de Noël Arnaud <i>D'Alfred Jarry au Collège de 'Pataphysique</i>
	18hrs30:	Pannel sur la 'Pataphysique avec Noël Arnaud, Marcel Bénabou, Brunella Eruli, Jacques Carelman, Thierry Foulc et Louky Bersianik, Josette Féral, Denis Marleau, Jean-Pierre Vidal, Jean Clair, Karl Parent
Mardi 9 mai,	17hrs:	<i>Atelier de l'Oupeinpo</i> avec Jacques Carelman et Thierry Foulc
	18hrs:	<i>Atelier de l'Oulipo</i> avec Marcel Bénabou et Harry Mathews
Mercredi 10 mai,	17hrs:	Conférences de Jean-François Chassay: <i>La vie, mode d'emploi de Georges Pérec: le savant et ses masques</i> Jacques Carbou: <i>Queneau, Monthy Python, la bible et les poissons</i> André Gervais: <i>Marcel Duchamp, pataphysicien</i> Linda Stillman: <i>Derrida, pataphysicien malgré lui</i>
Vendredi 12 mai,	17hrs:	Conférences de Brunella Eruli: <i>La 'Pataphysique contre la bêtise</i> Line Mc Murray: <i>Gidouille et logique des antagonismes</i>
	18hrs:	Animation/Pannel avec le Théâtre Al Botroule et l'Association québécoise des marionnettistes
	19hrs:	Cérémonie de clôture remise de diplômes pataphysiques

INFORMATIONS: SACRA (Sites Actuels de Création et de Recherche Artistiques)
Direction artistique: Line Mc Murray
c.p. 382, succ. "D", Montréal H3K 3G6
Tél.: (514) 935-2641

PRÉSENCE FRANCOPHONE

REVUE INTERNATIONALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 - ORALITÉ ET LITTÉRATURE : FRANCE-QUÉBEC I

Présentation
Claude Filleau

Littérature et oralité
Henri Meschonnic

LA LANGUE

Intérêt et limites des questionnaires pour étudier le français oral
Henriette Walter

Analyse variationniste ou énonciative du français parlé
Josiane Boutet

LA LITTÉRATURE AU QUÉBEC

Langue et définition du champ littéraire au Québec
Marie-Andrée Beaudet

Langue et culture populaire dans le roman québécois contemporain
Jacques Michon

Peut-on parler d'oralisation de la langue littéraire au Québec ?
Madeleine Ducroca-Poirier

LES AUTEURS QUÉBÉCOIS

Le discours épique chez Miron
Claude Filleau

La langue populaire dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy
Andrée Stéphan

Mal écrire ou parler beau, transcription de la langue parlée
Jean-Cléo Godin

Le conte de la Baleine blanche tiré de *Pélagie-la-Charette* d'Antonine Maillet
Jacques Chaurand

N° 32 - ORALITÉ ET LITTÉRATURE : FRANCE-QUÉBEC II

LA LANGUE DANS L'OEUVRE DE MICHEL TREMBLAY

Théâtre, roman et pratique vernaculaire chez Michel Tremblay
Paul Laurendeau

Le modèle d'inscription du « français » chez Michel Tremblay
Stéphane Sarkany

La « dés-oralisation » dans les romans de Michel Tremblay
Bruno Verrier

De la rue à la scène : la langue que nous habitons
Chantal Hébert

PAROLE

Michel Tremblay et Robert Charlebois : l'émergence d'un parler québécois
Pascal Normand

ÉTUDE LINGUISTIQUE

Parole, langue, imaginaire linguistique dans la communication entre Français et Québécois
Jean-Pierre Goudaillier et Anne-Marie Houdebine

ÉTUDES DE LITTÉRATURE

Marabouts-escrocs : désordre religieux et charlatanisme dans le roman sénégalais
Debra Boyd-Buggs

« Qui parle quand je parle ? » : Littérature romande et authenticité
Denise Rochat

COMPTES RENDUS ET NOTES DE LECTURE

Abonnement les 2 numéros : 16 \$

S'adresser à : Présence francophone
Département des lettres et communications
Université de Sherbrooke
Sherbrooke (Québec) J1K 2R1

L le plaisir des
Livres

Un roman japonais écrit directement en français?

LA DAME HORS DE SAISON
Jacques Alisier
Paris, Seuil, 1989, 389 pages



LECTRICE FASCINÉE par la culture ancestrale japonaise, *Le Sauvage et l'artifice* (Gallimard, 1986) m'éclairait, de la façon la plus intéressante qui soit, sur l'attitude des Japonais devant la nature. L'auteur, Augustin Berque, était indiscutablement un guide sérieux, ayant vécu de longues années au Japon. Dans la même année, rentrant de trop courtes vacances au Japon, sans autres connaissances que celles que peut engranger, en trois semaines, une touriste de bonne volonté, j'ai lu le très beau livre de Louis Frédéric : *Japon intime*. Marié avec une Japonaise, Frédéric a lui aussi longuement vécu au Japon et, empreint de toute la modestie requise, il tente de

pénétrer l'univers de « l'homme japonais actuel, sa manière de penser et d'agir »...

L'érudition, évidente, de ces deux spécialistes, leur façon d'aborder le Japon actuel, façonné par deux millénaires d'histoire, s'accompagne de mille détails sur les transformations qu'a connues, au cours de ce siècle, un pays bouleversé par la guerre et les séismes naturels. Ce sont des livres de références, sans doute, mais fort séduisants. En outre, tout comme le journaliste Robert Guilain, connaisseur érudit du Japon moderne, ces auteurs ont vécu le Japon de l'intérieur et en toutes saisons...

Jacques Alisier, Marseillais, professeur de lettres dans sa ville natale, est un jeune romancier. *La Dame hors de saison* est son second roman (je n'ai pas lu le premier, intitulé *L'Ardoise*, publié chez le même éditeur en 1986). On peut cependant présumer que, s'il n'a pas vécu au Japon, sa compréhension du Japon traditionnel, son goût pour tout ce qui fait le mystère de la poésie des japonais, auront inspiré à Jacques Alisier ce roman, en forme de



Jacques Alisier

journal, rédigé par la toute jeune femme — une femme-enfant d'une douzaine d'années — et l'épouse d'un vieil homme très malade.

C'est dans un palais *shiden*, décrit avec une rare minutie, que Satsuko, « éduquée » par Dame Naishi, pour les bonnes manières, l'art d'être une

bonne épouse, et par un Maître à Voir, sévère, impitoyable quand il s'agit de l'initier à la poésie des jardins, au culte des poètes immortels, attend son seigneur et maître, bien en Cour, mais qui ne l'a pas encore présentée à l'empereur, elle qui rêve de voir enfin Heian Kyô et la Cour impériale.

La convention, adoptée par le romancier français, veut que ce journal ait été « trouvé » en fragments, et que certains feuillets soient manquants. D'où une composition typographique intéressante, qui facilite grandement la lecture. Les rêveries de Satsuko, son ennui... distingué, les rapports pénibles qu'elle a avec son vieil époux, pervers, aux prises avec les infirmités de la vieillesse et, plus avant dans le journal, par sa disgrâce de courtisan évincé, sont étroitement mêlés aux couplets poétiques. Description des innombrables cadeaux que Hatsuira rapporte de la capitale : vêtements somptueux, boîtes précieuses, trousse de maquillage, mais surtout papiers fins et pincesaux de toutes tailles et de tout... poil.

Un problème trouble, jusqu'à l'angoisse, la jeune Satsuko. Son Maître

à Voir l'exhorte vivement à « déclarer sa saison du coeur ». Indécise, elle n'arrive pas à choisir. « Madame, lui dit-il, vingt fois je vous l'ai dit, toute dame qui se respecte a une saison personnelle. Et un surnom qui proclame haut et fort cette dilection, soit qu'il désigne nommément une herbe, une fleur, une ondée, un oiseau, soit qu'il mentionne directement la saison élue... »

Herbe, fleur, pluie, neige, poissons, oiseaux, pierres choisies pour le jardin, et enfermement, en saison caniculaire, dans les pièces closes du palais, la nature japonaise est décrite par ce romancier français d'une plume fastueuse. Les courts chapitres du journal de Satsuko sont, lorsqu'ils sont consacrés à la calligraphie, de purs délices pour le lecteur.

Tout se détériore, se gâte peu à peu... Rejeté par ses maîtres souverains, le gouverneur Hatsuira se verra dépossédé de tous ses précieux trésors, qu'on enlève dans des chariots menés par des boeufs. Car, il faut enfin le préciser, le roman d'Alisier se veut intemporel. Satsuko peut être une femme du XIIe siècle, comme une contemporaine... Et,

comme on s'en explique en post-face, « le lecteur, le moment venu des épilogues, regrettera-t-il — très immoralement — que Satsuko, rompant le charme, se soit finalement enfuie du jardin idéal ».

C'est donc sur le papier recyclé du *Yomiuri Shimbun* ou de l'*Asahi Shimbun* que l'auteur prétend nous faire « lire » la fin de la triste histoire de Satsuko et de son vieil époux Hatsuira. Sans doute conscient de la critique à venir, Jacques Alisier pense que « le lecteur fera la fine bouche, peut-être, et s'étonnera, au sortir d'un texte raffiné, que l'on juge utile de lui infliger, citant la presse, une rupture de ton tout à fait détestable... »

C'est, pour une lectrice charmée comme je le fus, le souvenir du journal de Satsuko, de ce long poème en prose somptueusement rédigé, qui me reste, le livre refermé. Et, entièrement inspiré par le Japon souvent sinon toujours incompréhensible pour un visiteur occidental, le Japon actuel nous est rendu dans ces dernières pages, tout aussi vrai que l'autre, bien que fort dégraisant pour les amoureux de nipponisme romanesque.

Sur la piste du clown

LA PLANÈTE DES CLOWNS
Alfred Simon
Paris, La Manufacture
1988, 318 pages

RÉJANE BOUGÉ

SI L'ON se souvient bien, encore aujourd'hui, des Peaches et Lily St-Cyr, des filles pas trop frileuses, il semble que les noms des Swift, Pizzy-Wizy, Macaroni, Pic-Pic aient moins bien passé à l'histoire. Pourtant, ils triomphèrent au Québec à la même époque, soit au début du siècle, et sur les mêmes scènes, celles du King Edward, du Gayety, du Starland, etc. Issus de troupes américaines en tournée dans la Belle Province, peu importait le français qui était le leur, le langage du *siapstick* étant universel. Ce sont eux qui, à travers leurs chutes, les tartes qu'ils s'envoyaient à la figure, illustrèrent ici la « métaphysique du coup de pied au derrière », un des rôles joués par le clown depuis qu'il est clown. Mais voilà que déjà se profile l'auguste personnage, apparu en fait vers 1870 sur cette planète des clowns qu'Alfred Simon a décidé de ratisser dans son plus récent ouvrage.

D'abord, un peu d'étymologie. Clown : le mot, déformation de « *Clod* » qui veut dire le colon, entre dans la langue française en 1813 pour nommer « le titre du cirque à l'anglaise qui exécute, à cheval ou à pied, des exercices d'équilibre ou de souplesse destinés à faire rire ». Mais, non content de mettre son pied à terre pour faire ses cabrioles, ce « pantre à cheval » se mit à apostropher les autres sur la piste. De sauter, il devint parleur. Plusieurs proclamèrent



PHOTO AP

L'histoire du clown n'a pas fini de s'écrire.

rent alors sa fin alors que les propriétaires de cirque virent l'aubaine. Après avoir été en selle sur le dos d'un cheval, le clown occidental connu alors les soubresauts du système capitaliste. Un tout autre cirque ! Alfred Simon se défend bien d'être circologue. Lui suit le clown de la fête des fous au « *Jester* » shakespearien en délimitant la clownerie foraine de la clownerie de cirque, celle qui passe pour la « fille légitime de la *commedia dell'arte* », une paternité qu'il rend plus que putative en expliquant certains malentendus.

Au fil de pages accompagnées de très belles illustrations, Simon évoque quelques clowns célèbres : Joey Grimaldi, le maître des clowns anglais, école à laquelle succéda l'italienne à partir des années 1880. Grock qui, au cours de ce siècle, aura présenté le plus

long numéro de clown de l'histoire du cirque : une heure, etc. Entre les deux, une foule de tandems puisqu'en 1890, on célébra la première association de l'auguste et du clown blanc, celle de Chocolat et Footit à qui Sarah Bernhardt, venue le voir au Nouveau Cirque, avait lancé : « Clown, fais-moi rire ! » Dans sa filature, l'auteur s'intéresse aussi aux clowns chez Klee, Chagall, Mallarmé et, bien évidemment, Beckett. En fait, il piste le personnage un peu partout et ce jusqu'à l'école à laquelle il entra en France en 1972. Et depuis ? Rien de nouveau sous le soleil ? Allons donc ! L'histoire du clown n'a sûrement pas fini de s'écrire. En attendant de lire la suite, Alfred Simon signe ici un bel ouvrage où il remet en question de nombreux clichés, un ouvrage qui permet de mieux s'y retrouver.

La passion du théâtre

LES RUINES DE ROME
Hubert Nyssen
Paris, Grasset, 1989, 210 pages

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

ON CONNAÎT Hubert Nyssen l'éditeur, celui qui, bien installé dans le Midi avec un catalogue de plus en plus intéressant, fait des niques à ses confrères trop parisiens. Depuis la parution, l'année dernière, de *L'Éditeur et son double*, on connaît mieux aussi l'essayiste. Voici maintenant le romancier en lui qui récidive, encouragé en cela par une production qui, au fur et à mesure de sa publication, se distinguait par quelques prix. On attend donc beaucoup du dernier-né qui doit nous révéler, en plus d'une intrigue romanesque maîtrisée, la passion d'Hubert Nyssen pour le théâtre.

Dans *Les Ruines de Rome*, cette passion s'incarne au premier chef dans une liaison avec une actrice. Norma, l'œil de velours, la cuisse généreuse, des ans qui se laissent à peine voir, est au zénith de sa carrière. C'est aussi une diva capricieuse qui jongle avec ses amants. Sa dernière folie est un scénographe de talent, Jérôme Guichard, que la vie a durement frappé quand elle lui a ravi d'un coup son épouse américaine et ses deux petits garçons.

C'est en Avignon que ces deux-là se connaissent, se reconnaissent, se consomment, ne se quittent presque plus, se baisent et se rebaisent encore : en clair, ils s'aiment. Mais lui, bien qu'épris, n'arrive pas à chasser le spectre de l'épouse aimée dont il lit la dernière lettre posthume.

« Jérôme imaginait Norma tombant un jour sur la lettre de Boston, et, faute de connaître le destinataire, se moquant d'une trop candide épouse. Il serait alors capable de la frapper. Il se prend ainsi en flagrant délit : en vérité, il a toujours su où s'arrêterait le territoire de Norma. » Ainsi donc, nous voilà fixés. Plus qu'un roman sur le théâtre, il s'agit encore une fois du banal triangle

amoureux entre la maîtresse ardente, la tendre épouse et le mari tiraillé. La difficulté surgit ici de ce que l'épouse, morte inopinément, acquiert du coup un immense capital amoureux, elle que l'usure conjugale avait pourtant menée au bord de la faillite. Les lecteurs et les lectrices mariés méditeront avec profit la situation...

S'ils le désirent, ils pourront ensuite bondir d'un lieu commun à un autre sur les artistes toujours en représentation, leur solitude profonde et leur désir d'être aimés pour ce qu'ils sont. Ils pourront aussi apprécier le savant alliage lexicographique auquel donne lieu l'épouse américaine dont le français, est-il précisé, est, par ailleurs, excellent : « les parfums des ice creams », il demanderait à sa fille au breakfast », etc. Ils reconnaîtront enfin l'usage

volant que, dans un roman cultivé, le personnage qui est allé à l'université soit invariablement cité, suivi de sa raison d'être : « Il s'appelait Lawrence et avait soutenu une thèse remarquable sur le théâtre populaire en France. » Quand au théâtre, il en est, bien sûr, question mais pour quoi régulièrement ces propos inspirés sur le « texte », les rapports au texte, « la soumission du texte » ?

Vite ! Le rideau.

**Mystère
Aventure
Passion**

Page D-2

Mosaïque algérienne

ILS CROYAIENT À L'ÉTERNITÉ
Norbert Régina
Paris, Flammarion
1989, 405 pages

ODILE TREMBLAY

ON A fort peu de lumières sur cette nébuleuse époque qui précéda la guerre d'Algérie. Comment se sont fomentées les premières révoltes ? Quelles brisures mal éteintes ont alimenté les feux de l'insurrection ? Sur quelles ronces a finalement débouché l'orgueilleux impérialisme français ? À travers son roman historique, *Ils croyaient à l'éternité*, ce sont des réponses à toutes ces questions que Norbert Régina a voulu apporter. Car, nous y explique-t-il en substance, bien avant que les velléités d'indépendance algériennes ne soient confondues avec le mot guerre, un vent de sédition se levait sur l'Atlas...

Maîtrisant un style net, sans bavures et sans surprises, l'auteur brosse à larges traits le profil d'un pays en crise, en peignant plus minutieusement le destin de deux familles : les Régina et les Partouche. La première est française, catholique, riche et insouciant. La seconde est pauvre et juive, donc — à l'heure

où Hitler étend son bras de fer sur l'Europe — menacée. La ville d'Oran (qui n'a pas inspiré que Camus) verra éclater comme des bulles les rêves, les passions et les désillusions de ceux que rapproche l'amour d'un pays mais que divisent les regards différents qu'ils osent sur son avenir.

Alors que Luc Régina s'éprend de la belle Nina Partouche et que leurs deux familles se rapprochent tant bien que mal au hasard des unions, la guerre fait rage au dehors. Quoiqu'appelé à servir quelque temps sous les drapeaux, Luc ne puise aucun sujet de réflexion politique dans cette expérience et persiste à se laisser bercer par les privilèges qui échoient à sa caste. Par contre, son frère Thomas prévoit le réveil de l'Algérie musulmane et s'engage de plus en plus aux côtés des rebelles. Au moment où le jeune Richard Partouche s'enfonce dans la délinquance et le jeu, où son frère Lucien (tête du Parti communiste et où leur vieux père sent toutes les traditions judaïques s'effondrer au sein de sa famille, les Arabes, de leurs côtés, murmurent à la guerre sainte. En mai 45, à la veille de l'armistice, ils envahissent les rues de Sétif, massacrent les passants, se font exterminer à leur tour par milliers.

Les succès du Livre

		Prix courant	Notre prix
1	Yves Beauchemin	Juliette Pomerleau	24.95 19.75
2	Jean Giono	L'homme qui plantait des arbres	24.95 19.75
3	Alexandre Jardin	Le zèbre	19.95 14.95
4	D. Bombardier	Le mal de l'âme	14.95 11.25
5	Gil Courtemanche	Douces colères	14.95 11.25
6	Gérard Filion	Fais ce que peux	24.95 19.75
7	Scott Peck	Le chemin le moins fréquenté	19.95 14.95
8	Guy Corneau	Père manquant, fils manqué	14.95 11.25
9	Alison Lurie	La vérité sur Lorin Jones	27.95 18.75
10	Stephen Hawking	Une brève histoire du temps	21.95 16.50

La Pléiade 25% de RABAIS
Achat comptant seulement

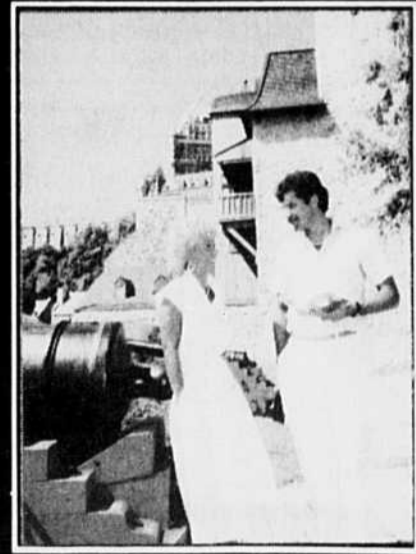
le Parchemin

STATION METRO
BERRI UQAM
H2L 2C9 845-5243
Librairie agréée

NOUVEAUTÉ

Louis-Martin Tard

GUIDE DE PROMENADES À PIED DANS LE VIEUX QUÉBEC



Collection Guide
Guérin littérature

Si vous aimez marcher dans le vieux Québec, si vous désirez mieux connaître le passé de la plus belle ville d'Amérique et mieux comprendre d'où elle tire son charme unique, ce petit livre sera votre compagnon de route au long des rues. Il a été rédigé par Louis-Martin Tard, chroniqueur de tourisme et romancier. Il est de plus illustré par trente photos en couleurs d'Yves Tessier et préfacé par André Patry.

100 pages
9,95 \$

**QUÉBEC HISTORIQUE
À PIED
TOUT EN COULEURS
NE PARTEZ PAS SANS LUI**

Guérin Littérature

Distribution exclusive Québec Livres

Pierre Savoie
Autobiographie d'un bavard
Récit



• l'Hexagone

PIERRE SAVOIE AUTOBIOGRAPHIE D'UN BAVARD

Un pastiche et une irrésistible parodie des romans d'apprentissage, *Autobiographie d'un bavard* est un petit chef-d'oeuvre d'humour noir.

«... on est ravi de découvrir un jeune auteur qui a du ton, de la fantaisie et qui sait réserver des zones d'ombre pour le rêve.»

Jean Basile, *La Presse*

RÉCIT

l'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

LISE FONTAINE ÉTATS DU LIEU

D'une écriture sobre et sensible, ces courts récits de Lise Fontaine réussissent à nous mettre dans tous nos états,

«... une pure merveille...»

Roch Polsson, *En toutes lettres*

Lise Fontaine
États du lieu
Récits



• l'Hexagone

RÉCITS

La Révolution française toujours à la une DANS LES POCHEs

YOLAND SENEAL

La Révolution française — bicentenaire oblige ! — continue de faire la une, notamment en matière d'édition. Les ouvrages s'accroissent à un tel rythme qu'il n'est possible ici de leur consacrer que de brèves notices.

Dans les ouvrages généraux, il faut mentionner la *Chronique de la Révolution* (Larousse, fin 1988), une oeuvre gigantesque : 704 pages et d'innombrables illustrations. Un essai de vulgarisation, dans le bon sens du terme. Cette *Chronique* se présente comme un journal : à Versailles, le 8 août 1789, il se passa telle chose... D'innombrables sujets sont évoqués, avec une chronologie est extrêmement précise, relatant les faits mois par mois. Mais, submergé, subjugué par ce flot d'événements, le lecteur cherchera un fil conducteur. Il existe, car un certain nombre de pages font le bilan des périodes de la Révolution. La présentation des faits bruts montre la Révolution dans toute sa violence : un bain de sang qui dépasse l'imagination. Sans avoir l'ampleur historiographique du *Dictionnaire critique* de Furet et Ozouf (Flammarion), la *Chronique de la Révolution* est une excellente entrée en la matière.

Les éditeurs offrent aussi des oeuvres nouvelles, qui étudient parfois des aspects jusqu'ici négligés de la Révolution. Il faut citer, à cet égard, l'ouvrage de Jacques Cellard, *Ah ! ça ira ça ira. Ces mots que nous devons à la Révolution* (Paris, Balland, 1989, 351 pp), petit livre sans prétentions, néanmoins écrit par un spécialiste. Son titre indique le sujet. La Révolution nous a légué un vocabulaire qui est parfois encore usuel. Dans certains cas, ces mots ou expressions existaient déjà (comme anarchiste ou citoyen), mais la Révolution leur a donné un autre sens. À réalité nouvelle, contenu nouveau. D'autres mots, en revanche, sont nés sous la Révolution : Assemblée nationale, Ancien Régime, Sans-culotte, tricolore, vandalisme, entre autres.

Cellard dénombre près de deux mille nouvelles expressions ou significations, dont beaucoup sont déjà tombées en désuétude, mais il en recense trois cents pour son ouvrage. Ces notices lexicographiques intéresseront les amateurs de l'origine des mots, mais il ne faut pas publier, avec l'auteur, que « connaître des mots n'a d'intérêt que si nous savons ce qu'ils recouvrent ; et ce savoir, quand il s'agit d'un événement aussi chargé de mythologie que la Révolution française, ne peut pas être, et n'est jamais objectif. » (p. IX)

Arthur Young est bien connu des historiens du XVIII^e siècle. Ce *gentleman-farmer* britannique fait, entre 1787 et 1790, plusieurs voyages en France. Ses carnets ont été publiés et abondamment utilisés depuis — avec raison — par les historiens. Colin Dyer, dans son ouvrage *La France revisitée. Sur les traces d'Arthur Young* (Paris, Denoel, 1989) revient sur le sujet.

Après avoir situé Young, Colin



Prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, d'après Monnet.



Modes de janvier 1789. Costumes de ville et de bal, d'après le *Magazine des modes françaises et anglaises*.



Les abords de la Bastille. À droite, le couvent des filles de la Visitation de Sainte-Marie.

Dyer retrace par le détail les commentaires de ce dernier ; mais, même si l'auteur connaît bien son sujet, tout cela n'apporte rien de nouveau. Young était un libéral, un philanthrope et Dyer rapporte également les témoignages d'autres voyageurs de la même période. Il ne soumet pas leurs écrits à la critique historique et l'ensemble demeure fort descriptif.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, Colin Dyer a « revisité » la France d'aujourd'hui en suivant le même trajet que celui de Young, d'où le sous-titre de son livre : le résultat ne dépasse guère le niveau de l'anecdote. À une exception près :

une entrevue avec le comte de Paris, chef de la Maison de France. Il apprend que le prince, héritier des rois, s'apprête à célébrer le bicentenaire ! Mais il s'agit des débuts « non sanglants » de la Révolution : celle des droits de l'homme, de l'abolition des privilèges, de la fête de la Fédération...

Bref, ce livre n'aurait sans doute pas vu le jour sans le prétexte du bicentenaire.

La Bastille fait-elle partie de l'histoire de la Révolution ? Certes oui, mais surtout de celle de l'Ancien Régime. En effet — paradoxalement —

l'existence de la Bastille se termine au moment même où la Révolution commença : quelques jours après le 14 juillet 1789, débuta d'ailleurs la destruction de la forteresse.

C'est bien de l'existence matérielle de la prison qu'il s'agit ; quant au mythe dont on l'entoura, dans les dernières années de l'Ancien Régime et surtout après, il demeure bien vivant. Ce sont ces mythes que Claude Quétel a voulu détruire ou réduire dans *La Bastille. Histoire vraie d'une prison légendaire* (Paris, Robert Laffont, 1989, 500 pp.) Un ouvrage admirable, fondé sur une documentation considérable et souvent inédite. Un livre qu'on pourrait qualifier de « définitif » sur le sujet.

L'argumentation essentielle est la suivante : d'abord forteresse (d'où son aspect imposant), la Bastille devint rapidement une sorte de prison d'État et toucha peu le petit peuple. Les embastillés furent des comploteurs, des parlementaires, des ennemis « de l'intérieur » du roi coupables de libelles ou de « mauvais » livres, quelques fous, des déviants religieux de tout acabit, des fils de famille convaincus de mauvaises moeurs ou de prodigalité, car il fallait bien que le roi veille contre le « désordre des familles », pour employer l'expression de Michel Foucault qui consacra, avec A. Farge, un livre sur le sujet (Gallimard, 1982) ; enfin des prisonniers de droits communs viennent compléter le tableau. À l'exception de ces derniers, la plupart des embastillés furent grâce à la procédure des « lettres de cachet », symbole de l'arbitraire royal que Quétel, d'ailleurs, défend un peu maladroitement, car il s'agissait bien d'un arbitraire. Peu utilisé, cependant, il visait rarement les gens de conditions modestes.

Si à tout cela on ajoute le fait qu'un prisonnier sur deux ressort de la prison dans un délai de six mois, que le régime de vie n'y était pas inhumain, comment, alors, expliquer la légende noire ? Écrits divers, mystères supposés (mais faux) reliés à la forteresse, lutte contre les lettres de cachet : tout ceci, dans la frénésie des années 80, enflamma l'imagination populaire. Déjà la Bastille devenait un symbole de la monarchie.

Et le 14 juillet 89 ? Sans reprendre le récit de cette journée, on peut, à la suite de notre auteur, en fournir les éléments principaux. Au plan stratégique, la prise de la Bastille n'était pas une grande victoire : ce fut, en premier lieu, l'assaut victorieux d'une forteresse que les autorités envisageaient de... démolir ; en second lieu, la résistance y fut faible ; en troisième lieu, on n'y trouva que sept prisonniers : quatre faussaires et trois demi-fous (la plupart furent emprisonnés de nouveau par les autorités révolutionnaires...). Étaient-ce là cet arbitraire dont on accusait la monarchie ?

Il reste, selon Quétel, que la prise de la Bastille fut « si mince d'un point de vue strictement militaire mais inouïe dans sa portée politique » (p. 381) car le mythe va s'accroître : faux récits, estampes, commémorations diverses, historiographie de gauche vont nourrir ces contre-vérités que l'ouvrage de Claude Quétel, justement, remet à leur juste place. La vérité finit toujours par triompher !

Bien d'autres dates auraient pu être retenues pour commémorer la Révolution mais la fête nationale française ne célèbre pas la prise de la Bastille, mais plutôt la fête de la Fédération qui eut lieu le 14 juillet 1790, alors que la Révolution semblait s'orienter dans la bonne voie, celle du renouveau et de l'unité autour du roi.

à suivre

Un autre écrivain menacé de mort

LE CAIRE (Reuter) — L'écrivain égyptien Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature 1988, a révélé cette semaine qu'il avait reçu des menaces de morts d'intégristes musulmans qui considéraient ses oeuvres blasphématoires.

« La police a proposé de me protéger après des menaces de mort d'extrémistes musulmans, mais j'ai refusé parce que cette protection policière pourrait me déranger et déranger ma vie de tous les jours », a-t-il déclaré.

De source proche de la police, on précise qu'un appel au meurtre semblable à celui qui vise le britannique Salman Rushdie a été lancé contre le Nobel égyptien par cheikh Omar Abdel Rahman, un théologien aveugle considéré comme leur chef spirituel par les intégristes égyptiens.

Abdel Rahman, en prison depuis le 7 avril après des émeutes à Fayoum, aurait lancé cette condamnation à mort en mars, sous prétexte que l'oeuvre de Mahfouz contiendrait des blasphèmes.

Évitez la fumée
Pour mieux respirer



GUY FERLAND

**INTRODUCTION
À LA POÉSIE QUÉBÉCOISE**
Jean Royer
Bibliothèque québécoise
296 pages

AU QUÉBEC, la poésie occupe une place privilégiée. Mais comment s'y retrouver parmi l'abondance des oeuvres ? Jean Royer, poète lui-même et chroniqueur littéraire, travaille depuis quelque temps déjà à débroussailler le terrain pour les néophytes avec des livres comme *Le Québec en poésie* et *La Poésie contemporaine*. Son dernier ouvrage complète bien ces anthologies en nous présentant « les poètes et leurs oeuvres des origines à nos jours ». « C'est à connaître leur place dans l'histoire littéraire qu'on apprécie le mieux les poètes et leur poésie », affirme Jean Royer. Et c'est à cette tâche qu'il s'applique en nous faisant découvrir, dans la première partie de son essai, « le déroulement des ruptures et continuités qui ont conduit une jeune poésie à sa maturité, à sa modernité et à la diversité de ses voix ». Dans la seconde partie, il s'emploie à présenter les poètes des années 1980 et à les regrouper sous des thématiques précises qui permettent de les situer dans l'art poétique.



LE CHIEN D'OR
William Kirby
10/10
tomes 1 et 2
362 et 402 pages

WILLIAM KIRBY, qui est né en Angleterre en 1817, qui émigra aux États-Unis en 1832, et qui vint s'établir, en 1839, à Niagara, fit un séjour d'affaires à Québec en 1865. Fasciné par l'histoire du *Chien d'or*, il consacra 12 ans de sa vie à écrire cette aventure qui rend hommage aux ancêtres des Canadiens français. Dans cette histoire, comme le souligne Roger Lemelin dans sa présentation, « on y trouve de tout : les orgies chez Bigot, à son pavillon de chasse de Charlesbourg, le *Beau-manoir*, le jeu, la débauche, la spéculation, le vol. On y décrit l'assassinat de Philibert, les amours de Bigot avec la belle Angélique des Meloises, les bals somptueux donnés au palais de l'intendant à Québec, où l'occupant tentait de recréer les fastes de Versailles ». On ne peut que saluer ce grand roman d'aventures qui a pour cadre le Québec du XVIII^e siècle.

LA DÉFAITE DE LA PENSÉE
Alain Finkielkraut
Folio/essais, n° 117
186 pages

« LA BARBARIE a donc fini par s'emparer de la culture, conclut l'essayiste. À l'ombre de ce grand mot, l'intolérance croît, en même temps que l'infantilisme. Quand ce n'est pas l'identité culturelle qui enferme l'individu dans son appartenance et qui, sous peine de haute trahison, lui refuse l'accès au doute, à l'ironie, à la raison — à tout ce qui pourrait le détacher de la matrice collective, c'est l'industrie du loisir, cette création de l'âge technique qui réduit les oeuvres de l'esprit à l'état de pacotille (ou, comme on dit en Amérique, d'*entertainment*). Et la vie avec la pensée cède doucement la place au face-à-face terrible et dérisoire du fanatique et du zombie. »

**LE NAVIRE NIGHT
et autres textes**
Marguerite Duras
Folio, n° 2009
180 pages

« DES QUE nous appelons, nous devenons, nous sommes, déjà pareils. À qui ? À quoi ? À ce dont nous ne savons rien. Et c'est en devenant personne pareille que nous quittons le désert, la société. Écrire c'est n'être personne. « Mort », disait Thomas Mann. Lorsque nous écrivons, lorsque nous appelons, déjà nous sommes pareils. Essayez. Essayez alors que vous êtes seul dans votre chambre, libre, d'appeler ou de répondre au-dessus du gouffre. De vous mélanger au vertige, à l'immense marée des appels. Ce premier mot, ce premier cri on ne sait pas le crier. Autant appeler Dieu. C'est impossible. Et

cela se fait. » On aura tous reconnu là la voix de Marguerite Duras qui nous propose, outre *Le Navire Night*, *Césarée*, *Les Mains négatives* et *Aurélia Steiner*.



**DES BARBELÉS
DANS MA MÉMOIRE**
Alain Stanké
10/10
190 pages

PUBLIÉ pour la première fois sous le titre *J'aime encore mieux le jus de betterave*, Henry Miller disait de ce livre autobiographique qu'« il est le seul, en dehors de l'oeuvre d'Ann Frank, qui soit de la littérature de guerre exprimée avec la fraîcheur et la sensibilité de l'enfant. Une fois que vous l'avez ouvert, plus question de ne pas aller jusqu'à la fin ! » Je me souviens, en effet, d'avoir lu ce récit autobiographique d'un seul trait et d'en être sorti bouleversé. Alain Stanké avait su raconter simplement, avec une ironie douce, les horreurs que la guerre avait fait subir à un enfant : déportations, démantèlement de la famille, perte de la naïveté, violences, etc.



**LES AVENTURES
DE M. ROBERT CHEVALIER
DIT DE BEAUCHÈNE,
CAPITAINE
DE FLIBUSTIERS
DANS LA NOUVELLE-
FRANCE**
Alain René Lesage
10/10
tomes 1 et 2
246 et 226 pages

EH, OUI ! C'est le même Alain René Lesage qui publia le *Gil Blas de Santillane* qui a écrit cette histoire pleine de rebondissements et d'aventures rocambolesques inspirée de la vie mouvementée du plus grand flibustier canadien-français, Robert Chevalier dit de Beauchêne. « La flibuste, rappelle Roch Carrier dans sa préface, à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, est une vaste improvisation sur le thème de la violence : abordages, prises d'otages, traquenards, prises de butin ; courses, pluie de grenades ; cargaisons d'or, de diamants et d'esclaves noirs ; géolés, canonnades, bordées, mitraillades ; heurts d'épées, de crochets ; mises à feu. Voilà à quoi s'occupent les boucaniers français, espagnols, anglais, portugais. [...] Les femmes des bourgeois se livreront à eux sans trop de résistance car ils font rêver. Robert Chevalier dit Beauchêne, le Canadien, est le plus chenapan d'entre eux, le plus séduisant, le plus entreprenant. » Un beau programme en perspective pour plusieurs heures de belle lecture.



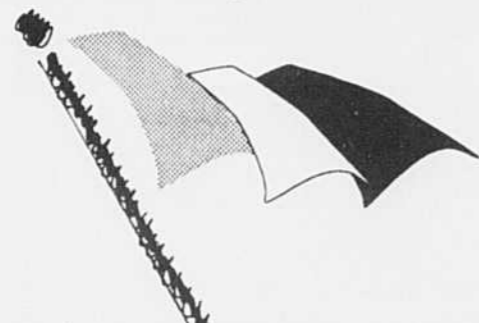
Ne manquez pas

LE 3 JUIN

BICENTENAIRE

CAHIER SPÉCIAL

DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE



TOMBÉE PUBLICITAIRE: 19 MAI
RÉSERVATIONS (514) 842 9645

LE DEVOIR

LE PLAISIR DES MOTS

Nos amis les mots

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Source constante de joies délicates, de surprises agréables, de plaisirs ineffables, les mots sont pour moi les plus précieux amis.

Emoussés par l'usage, ils perdent parfois leur puissance évocatrice, leur charme primitif : je voudrais les rappeler à notre bon souvenir, ressusciter pour un moment la magie des images qu'ils créent.

À cet égard, les locutions figées, ces expressions toutes faites qui émaillent notre langage et dont on ignore souvent l'origine, regorgent de métaphores savoureuses, de sourires complices ou de sages enseignements. Notre langue en compte plusieurs milliers et ne cesse d'en créer : ainsi pourrions-nous les offrir à l'appétit des lecteurs gourmands sans jamais craindre d'épuiser le sujet.

À l'occasion, des difficultés orthographiques, grammaticales, typographiques, pourront faire l'objet d'une analyse, d'un développement en vue d'apporter les précisions utiles. En cette matière, notre objectif se limitera à faciliter l'accès à ces renseignements, à souligner les confusions courantes, à informer tout simplement.

Les termes particuliers à un art, à une science, à un domaine d'activité nous permettent d'explorer des univers apparemment inaccessibles ou mystérieux, de faire connaissance avec des néologismes ou de nommer précisément les multiples objets de la vie courante.

Noms de nuages, de champignons, de fleurs, vocabulaire de l'écriture, de la voile, de la peinture, de la menuiserie, termes de l'informatique, de l'exploration spatiale, de l'économie, toutes ces terminologies sont prétextes à mille découvertes heureuses.

Nous pourrions également traiter des québécoisismes, ces mots, ces expressions qui appartiennent au français du Québec : archaïsmes toujours vivants, emprunts aux langues autochtones, à l'anglais, mots créés pour désigner des réalités de la faune, de la flore, de la géographie, etc. qui nous sont propres.

Tous les mois, si les lecteurs le souhaitent, nous pourrions proposer de petits questionnaires sur les mots qui permettraient à chacun de vérifier ses connaissances ou celles de ses proches.

La philosophie du *Plaisir des mots* : évoquer, informer, divertir et surtout écouter l'écho des mots répercutés à tous les horizons.

NDLR : Cette première chronique du Plaisir des mots suscitera chez nos lecteurs, nous le souhaitons, des commentaires, des suggestions, des interrogations et des discussions. La correspondance doit être adressée au PLAISIR DES MOTS, aux soins du DEVOIR, 211 Saint-Sacrement, Montréal H2Y 1X1.

Sans l'URSS, point de salut

LA FIANCÉE D'ACHILLE
Alki Zéi
traduit du grec
par Gisèle Jeanperin,
Paris
Éditions : La Découverte, 1989.



On a oublié déjà qu'à une certaine époque, pour les communistes du monde entier, c'est en U.R.S.S. que se trouvait le salut. Le roman d'Alki Zéi le rappelle d'une façon particulière parce que la romancière réussit à raconter les pires drames avec un certain sourire. Sans trahir personne et tout en apportant le reflet et la compréhension d'une jeunesse qui cherchait en Russie la justice et la liberté, elle parle d'un malentendu tragique.

Il s'agit de la Grèce, son pays et de ses maquisards qui luttent contre les forces gouvernementales. Après l'anéantissement de l'occupant allemand, la guerre civile avait duré de 1944 à 1950 avec un court intermède en 1946, marqué par le retour du roi George II. Les maquisards étaient idéalistes, croyaient dans les bienfaits d'une révolution, voulaient établir en Grèce le communisme et étaient surtout très jeunes et très influencés par leurs amis soviétiques dont ils tenaient à ignorer les visées impérialistes, dénoncées pourtant à plusieurs reprises par des gens de qualité, un Winston Churchill, en particulier.

La guerre civile s'était terminée comme on le sait par la défaite des mouvements de gauche et la prise du pouvoir par les défenseurs de la monarchie. Le roi Georges II mourut en

1947 et ce fut Paul Ier qui lui succéda. Au cours de toute cette période, une police secrète, cruelle et bien organisée, pourchassait les anarchistes et les socialistes, les éléments incertains et les étudiants révoltés. La misère et les brutalités voisinaient avec les relents de la période précédente, celle de l'occupation allemande qui avait entraîné, comme en France, des réglemens de comptes entre amis, voisins et commerçants qui s'étaient enrichis indûment à la faveur du marché noir.

Un roman qui paraît en 1987, à Athènes et en 1989 en traduction française à Paris et dont la trame consiste à ressusciter cette époque risquant d'être d'une partialité inacceptable. Car plusieurs versions des mouvements idéologiques existent encore et la guerre civile a laissé en Grèce des traces que les survivants ne sont pas capables d'effacer au nom des droits des individus qui ont été bafoués par les groupes et les factions de gauche comme de droite. Il faut, en somme, beaucoup de talent pour décrire l'atmosphère, la rendre authentique sans prendre parti et pour créer ce courant de sympathie qui lie le lecteur aux personnages et le force en quelque sorte à les suivre. L'héroïne du roman, un être gai, primesautier et charmant, vit son histoire avec une fraîcheur de toute jeune fille. La conception même du roman s'y prête et lui permet d'évoluer, sans risquer de rendre mélodramatiques ses nombreuses et, en fait, horribles péripéties.

Alki Zéi mène l'action en parallèle avec le tournage du film *Le train de l'épouvante*, où la « fiancée d'Achille », de son vrai nom Daphné, mais connue aussi dans la résistance sous celui d'Heleni, est figurante.

« C'est une superproduction » indique la romancière « avec quatre grands rôles et deux cent cinquante figurants... Aucun d'eux n'a de

carte de travail. Mais le troisième assistant, un ami de Stephanos, a arrangé ça. C'est un gauchiste et il sait tout sur la Grèce. Sur la dictature des « colonels », les réfugiés politiques, les exilés volontaires. Et même des faits bien antérieurs : l'Occupation et la guerre civile. »

Et c'est ainsi que pendant que les scènes du film se succèdent on apprend que Daphné a aimé à la folie Achille, le maquisard, qu'ils ont eu un enfant et que pour le retrouver lui, son prince charmant, dans la plus pure tradition romantique, elle a passé derrière le rideau de fer. Emprisonnée, exilée à Tachkent, elle n'a pas eu en fait beaucoup de temps avec l'homme de sa vie puisqu'il a été exécuté par les « amis rouges », mais autour d'eux gravitent les autres, camarades et amis qui partagent leur sort, mais survivent. Selon les circonstances, tantôt ils fêtent ensemble un événement anodin, mais important pour eux et tantôt ils aident Daphné à sortir de prison où elle a été enfermée avec d'autres filles, fusillées à l'aube...

En U.R.S.S. les relations se nouent et se dénouent dans les habitations communes des réfugiés, la misère et les persécutions sont présentes partout et on cherche à revenir au pays, à retourner en arrière. Plus tard, quand Daphné, devenue veuve, se retrouve en Grèce, puis à Paris, elle demeure pour sa mère, cette Lisa qui, au même titre que les jeunes, fait partie du groupe des révoltés, comme pour ses camarades, amis et collaborateurs d'Achille, le véritable rayon de soleil. Pourtant elle a beaucoup de difficultés à gagner sa pitance en France, où après l'esclavage et la misère vécus en cette « terre promise » à laquelle ils ont tous rêvé au départ, au tout début de leur aventure soviétique, c'est la liberté, la pauvreté, mais aussi la bohème. Car Daphné, alias Heleni, alias la fiancée d'Achille, a le don de

créer autour d'elle l'atmosphère d'une joie irraisonnée.

Rares sont les romans qui, avec un égal bonheur que celui d'Alki Zéi, parviennent à rendre en trois cent pages les événements qui au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle ont secoué un pays. Il s'agit, en effet, d'une période historique trop proche où, faute de recul, le détachement est difficile. Or, dès qu'on prend parti, dès qu'on veut départager les bons des méchants et les sentiments nobles de ceux dictés par des besoins purement matérialistes, on est sujet à caution comme écrivain. Dans *La fiancée d'Achille* la romancière donne un aperçu de l'histoire récente de la Grèce capable de rejoindre n'importe quel « témoin » sans le blesser dans ses convictions. Alki Zéi refuse sciemment d'interpréter les politiques adoptées par les gouvernements successifs y compris celui qu'il a été convenu d'appeler le « régime des colonels ». Son roman est une oeuvre longtemps mûrie comme si elle avait commencé à l'écrire il y a des années et l'avait complété par la suite, par petites touches très délicates dans des tons pastels.

Née en 1927 à Athènes, exilée en France, elle a publié plusieurs livres pour enfants et adolescents qui ont été traduits en français. Cela lui a permis de se forger un style particulier qui sert à perfection, même à travers la traduction française, très bonne par ailleurs, son personnage de Daphné, comme les autres héros de son roman. Sous sa plume tout s'explique et cesse d'être condamnable pour le plus sévère des moralistes.

« Les turpitudes de Vaya ! » écrit elle. « Son crime, c'était d'être tombée amoureuse de Kyriacos, le médecin qui m'avait accouchée. Il avait autrefois une clinique à Larissa et il avait tout abandonné, argent, travail, femme et enfants, pour aller offrir ses services à l'Armée démocratique. »

Et voilà, le docteur Jivago de Pasternak n'est pas loin ! Il s'agit, en somme, de la charité, de cette aide, des médecins que les jeunes de l'après-guerre idéalisent. Ils apprennent à eux-mêmes de gauche ce que les prêtres et les religieux ne pouvaient plus leur donner puisqu'ils rejetaient en bloc les religions, comme les soutiens naturels de la droite. Ceux qui se sacrifiaient pour sauver les autres et en même temps l'image même de la bonté humaine, c'étaient les ambulanciers, les infirmières et les chirurgiens. Comment dès lors reprocher à une toute jeune fille de dix-neuf ans d'aimer ce médecin qui travaillait nuit et jour dans des conditions pitoyables de la clandestinité ? Mais comme il se doit à Tachkent, Vaya sera condamnée. La morale communiste ne tolère ni les turpitudes de ce genre, ni les rêves des pacifistes, puisque les exilés grecs doivent suivre l'entraînement militaire obligatoire et retourner au plus vite au front.

Alain Rey

rait l'économiste Alain Minc et il souligne son admiration pour Denise Bombardier qui a très bien vu défendre ce point de vue lors de son récent passage à *Apostrophes*. « C'est trop vite dit d'éliminer le français d'abord, mais aussi les autres langues tout aussi importantes, comme l'allemand et l'espagnol. Si le français n'a pas de chance tout seul, au moins qu'on l'associe à d'autres langues, à la condition que les Européens cessent de résister au bilinguisme. »

Encore là M. Rey se dit optimiste quant à l'avenir de la langue française, tout en admettant qu'elle a perdu des points en diplomatie et en politique. « Le français est parlé en France, en Belgique, en Suisse, au Québec et en Afrique, ce n'est pas rien. » Et ils sont de plus en plus nombreux ceux qui l'apprennent, comme les Japonais qui forment une imposante clientèle des dictionnaires Robert.

Il faut croire que la langue française utilisée par 400 à 800 millions de personnes, selon qu'elle est maternelle ou apprise, reste bien vivante : il se vend chaque année un million des trente titres de Robert dont 250,000 dictionnaires courants, 70,000 des noms propres et de plus en plus des neufs volumes du Grand Robert.

M. Rey en profite pour nous présenter les deux derniers nés de la collection : le Micro-Robert Plus pour adolescents et le Petit Robert des enfants réalisés par sa femme, Josette Rey-Debove et une équipe entièrement composée de femmes, la plupart mères de familles qui ont consulté leurs enfants pour la justesse et la pertinence des expressions. Deux autres dictionnaires portant sur le français langue d'apprentissage et le français oral-écrit doivent paraître incessamment.

Cette imposante production permet certainement de mesurer l'impact du français dans le monde, commente le linguiste qui se définit comme un « passionné des mots ». C'est sans compter aussi le chemin parcouru par le bon vieux Larousse et le Littré, « le plus ancien des modernes ». M. Rey ne les considère pas comme des concurrents puisqu'ils sont tous complémentaires les uns les autres : « Chaque dictionnaire a sa vocation propre et c'est l'utilisateur qui fait foi de sa popularité. »

Quand Paul Robert (décédé il y a une dizaine d'années) a conçu le Petit Robert en 1950, il avait le sentiment de répondre à un besoin précis en ajoutant des notes historiques aux mots et en les assortissant de citations littéraires. Je crois bien qu'en recherchant cette richesse linguistique et culturelle, il a pleinement réussi. Nous continuons dans cette veine. »

Courtemanche

Ce carrefour d'idées et d'influences, Gil Courtemanche le retrouve dans le jazz, sa douce passion. Chroniqueur à *La Presse*, il participe également à la gestion artistique d'une boîte montréalaise. « J'ai compris assez tard pourquoi de toutes les musiques que j'aime, c'est celle que je préfère. Le jazz c'est la plus belle description de la liberté d'expression. L'improvisation en jazz, c'est la liberté et l'obligation de changer continuellement, d'écouter et de repiquer une variation sur une vieille ligne déjà entendue. À bien y regarder, le journaliste est frère du jazz parce qu'on passe son temps à piquer des idées. Dans le fond, c'est un métier qui légalise le vol. » Et puis, il y a la chanson québécoise et Guy L'Archevêque, celui qui est au coeur de tous ses développements et à qui sera consacré son prochain bouquin, reste l'engagement politique.

Il a choisi de le vivre en produisant et en réalisant des documentaires pour Oxfam Québec et pour l'Institut du Cardinal Léger. À une condition. Que son intégrité de journaliste n'y laisse pas une plume. Car il est resté journaliste jusque dans ses moindres fibres. « Je suis plus passionné aujourd'hui parce que je sais pourquoi. »



Éditions Paulines — JEUNESSE

DES LECTURES DE QUALITÉ



ENFANTS DE LA PLANÈTE
Roch Carrier • 80 pages • 5,95\$ • Nouvelles

UN MONDE GROUILLANT
Madeleine Gagnon • 144 pages • 5,95\$ • Nouvelles

Avec *Enfants de la planète*, Roch Carrier nous offre cinq récits confrontant la peur de l'inconnu et le courage de vivre. À son tour, Madeleine Gagnon nous propose *Un monde grouillant* où des jeunes adolescents témoignent de l'amitié qui les lie. Voilà des thèmes et des situations qui permettent au jeune public lecteur de vivre, à travers des personnages généreux et sympathiques, des aventures heureuses et des péripéties non sans obstacles.

ÉDITIONS PAULINES 3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, Qc, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

LA FOI DES TOURNESOLS

Rahim Khalifa
roman traduit de l'arabe
par Alain Roussillon
Éditions Gallimard, Paris

NAÏM KATTAN

Dans *La foi des tournesols* Sahar Khalifa poursuit le récit de la vie mouvementée par des bouleversements sociaux et les vicissitudes politiques, commencé dans son précédent roman, *Chronique du figuier barbare*.

Écrivain de langue arabe, Sahar Khalifa est née à Naplouse et a publié déjà plusieurs romans et essais.

Dans cet ouvrage elle nous dresse le portrait de deux femmes dont les existences face à l'action politique sont marquées par leurs milieux sociaux.

Rafif est une jeune fille cultivée qui participe à la rédaction d'un hebdomadaire culturel et politique. Elle refuse la règle que l'on cherche à lui

imposer. Amoureuse d'un compagnon de travail Adel, elle se heurte à ce qui lui ressemble être un refus.

Le jeune homme ne veut pas s'engager envers elle car il cherche d'abord son plaisir, plaisir qui lui dispense une jeune fille moins entière que Rafif. Il n'a pas appris à respecter l'égalité dans le sentiment. Militant, Adel prend des risques dans le domaine politique mais ne veut pas en prendre dans la vie affective.

À l'intérieur d'un comité de rédaction Rafif se heurte à un autre mur. On la confine aux pages féminines. Pour elle, les femmes participent à la lutte sociale et ne doivent pas, par conséquent, être reléguées à la cuisine et à la broderie.

Saadieh est une paysanne. Elle est veuve et dans sa condition cela signifie qu'elle a tout perdu en perdant son mari. Elle cherche à élever ses enfants en travaillant pour une entreprise israélienne. Son rêve est parallèle à celui de Rafif : l'autonomie,

le respect de soi. L'auteur nous permet de vivre de l'intérieur l'enfer des quartiers populaires. Saadieh doit faire face aux calomnies des voisins et aux convoitises des voisins. Elle est entraînée dans une folle aventure par une autre femme qui ne se soucie pas de la chasteté et de l'honneur. Pour Saadieh l'honneur est la préservation de son intégrité afin d'exercer librement des choix. Deux femmes de milieux différents mais semblables dans leur volonté d'affranchissement. La présence de l'armée israélienne précipite des péripéties de combats de générations et accélère une révolution sociale. Ces femmes gagnent leur liberté dans une lutte commune avec les hommes. Pour elles la liberté n'est pas uniquement politique.

Ce roman révèle l'arrière-plan des événements qui font les manchettes des journaux sans en laisser entrevoir au lecteur l'immense complexité. Il nous aide à les comprendre.

Du matériel de « classe »

LA VIE UN ÉQUILIBRE À MAINTENIR

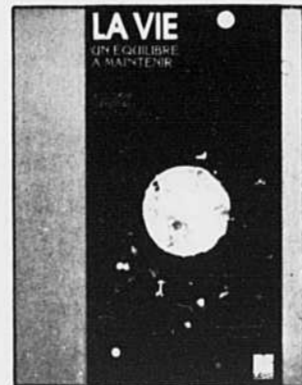
BIOLOGIE GÉNÉRALE

4^e OU 5^e secondaire au Québec

Cycle supérieur dans les autres provinces

auteurs: Denise Bergeron

Gilles Isabelle



Matériel disponible:

- Cahier de bord
- Manuel de l'élève

En préparation:

- Guide du maître

Cet ouvrage présente le contenu du programme de biologie générale. Il offre deux modules qui sont divisés en unités, lesquelles sont subdivisées en sections. Vous trouverez dans le cahier de bord et dans le manuel les mêmes subdivisions.

L'ÉDITEUR QUI RÉPOND À VOS BESOINS PÉDAGOGIQUES



LIDEC inc.
4350, avenue de l'Hotel-de-Ville
Montreal (Quebec)
H2W 2H5 — tel.: (514) 843-5991

Librairie
LEMÉAC

Solde de
FERMETURE

Librairie
LEMÉAC

Solde de
FERMETURE

Librairie
LEMÉAC

Fin de bail. Nous fermons
définitivement dimanche le
28 mai 20 h 00

Jusqu'à **70%** de
rabais sur tous les livres en
magasin.

Remerciements à tous nos
clients et clientes pour
votre encouragement
durant ces nombreuses
années.

Librairie
LEMÉAC

Solde de
FERMETURE

Librairie
LEMÉAC
371 rue Laurier, ouest
270-1117

LES ÉDITIONS DU BORÉAL

GÉRARD FILION

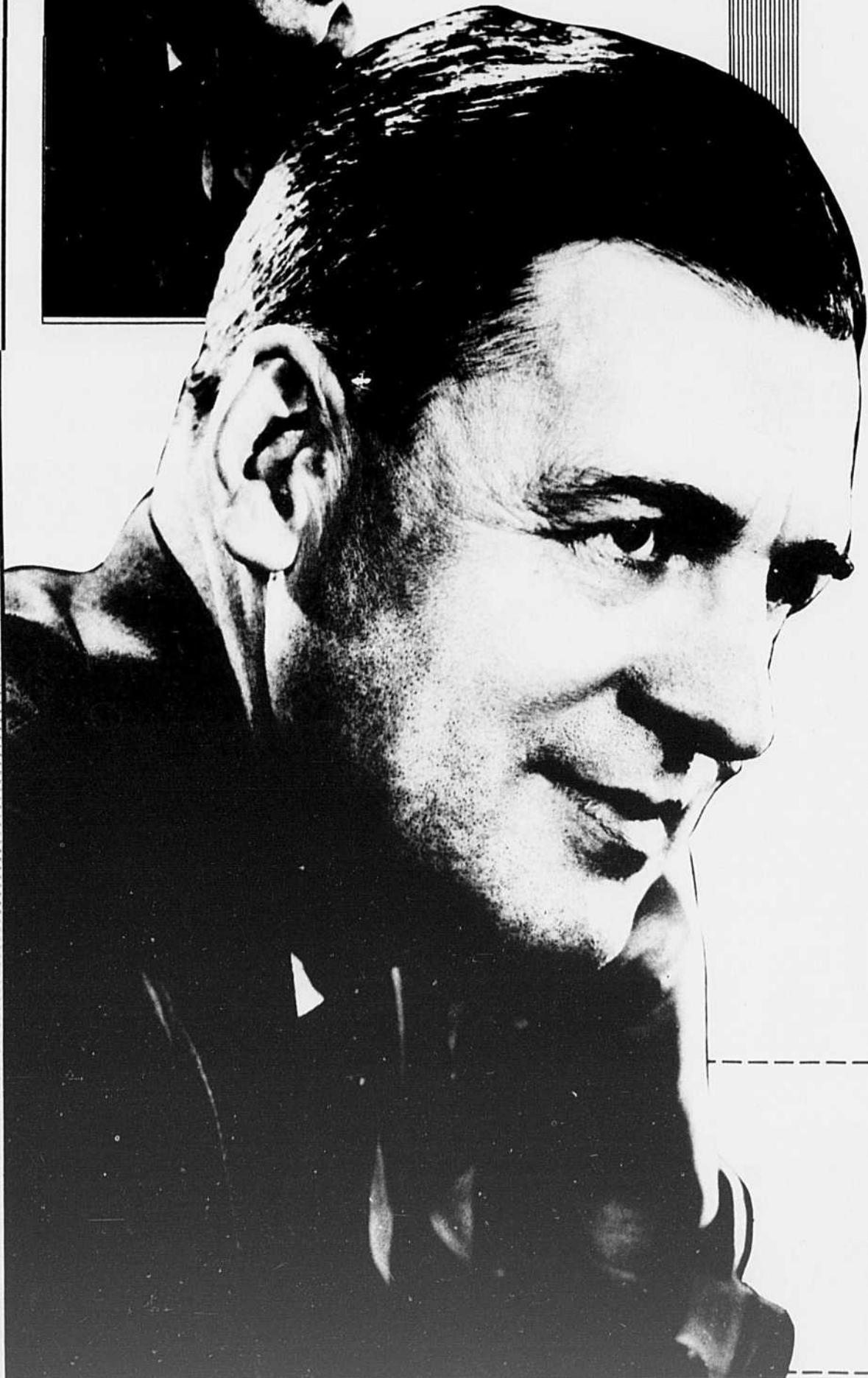
Fais ce que peux

En guise de mémoires

GÉRARD FILION

FAIS CE QUE PEUX

*En guise
de mémoires*



- ★ Une formidable traversée du siècle.
- ★ L'ancien directeur du *Devoir* se souvient.
- ★ Un important succès de librairie et un accueil élogieux de la critique.

Jean Basile • LA PRESSE

Un livre direct et clair, ardent et droit comme ses éditoriaux d'autrefois.

Pierre Leroux • LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Filion évoque les personnages qui ont jalonné l'histoire du pays.

Claude Gravel • LE SOLEIL

Cet homme d'un siècle vient de signer des mémoires qui se lisent d'un trait... Quel homme que ce Filion!

Marcel Adam • LA PRESSE

Les lecteurs retrouveront chez le mémorialiste, l'éditorialiste à la plume mordante et parfois dévastatrice dont font les frais notamment certaines vedettes du monde politique.

Vol. de 348 pages, illustré, 24,95\$

Sans engagement de votre part, vous pouvez recevoir régulièrement des informations concernant nos nouveautés. Il suffit de compléter ce coupon et de nous le retourner par la poste.

Nom

Adresse

Code postal

LES ÉDITIONS DU BORÉAL

5450, ch. de la Côte-des-Neiges, bur. 212, Montréal (Québec) H3T 1Y6